

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Egypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

ANDRE SIEGFRIED	Ce qui est en cause	295
GEORGES DUMANI	Fragments sur la guerre	299
LUCIEN MARIE	Vers Rembrandt	303
FREDERICO GARCIA LORCA	Prologue	311
G. GORSE	Notes sur Rimbaud	315
YVETTE HABIB	Nocturne	330
PRINCESSE KADRIA HUSSEIN	Erthogrul, l'homme au cœur droit (II)	333
HANS LCEWENSON	Les Vieux	349
TEWFIK EL HAKIM	La Caverne des Songes (IV)	352

LES EPHEMERIDES DE LA GUERRE

L'échec des Corsaires. — L'offensive des sous-marins, des mines et des avions. — Les raisons d'un échec.

— LES LIVRES —

SUR LA COMTESSE DE NOAILLES, par Georges Dumani. —
HERMANN RAUSCHNING : « Hitler m'a dit... ». —
FRANÇOIS BONJEAN : « Confidences d'une
fille de la nuit », par Josée Sékaly.

LIBRAIRIE HACHETTE

CAPITAL 110 MILLIONS DES FRANCS

Le plus grand choix de volumes,
revues et journaux français
et en toutes autres langues



Dépositaires des ouvrages

LAROUSSE



Succursales ou Dépositaires
dans toutes les principales
villes du Proche-Orient

La Revue du Caire

CE QUI EST EN CAUSE

Si vous demandez à un « soldat moyen » de l'immense armée française, concentrée sur la frontière du nord-est, ce qu'il fait là et pourquoi la France est en guerre, il vous répondra le plus souvent : Ça ne pouvait pas continuer comme ça ».

Telle est la voix du bon sens, qui est après tout chose plus commune qu'on ne veut généralement en convenir. En effet, chacun sent que la vie devient impossible quand il faut tous les trois mois quitter son foyer, ses occupations, pour une mobilisation hâtive, avec une menace de guerre sans cesse suspendue sur vos têtes. La vie devient impossible en même temps dans un continent qui veut se dire civilisé, si, tous les six mois, une puissance de proie supprime et engloutit une nation. L'Europe, en pareil cas, demeure une expression géographique, mais elle cesse d'être une unité de civilisation et l'on s'accoutume à cette idée que la paix, ainsi conçue, ne vaut guère mieux que la guerre.

Montons d'un cran, dans notre analyse du soldat moyen, qui n'est du reste autre chose qu'un citoyen moyen. Nous voyons alors un état d'esprit politique plus conscient. Ce soldat est un Français, dont l'esprit est suffisamment avisé pour se rendre compte des condi-

tions véritables de la sécurité de son pays. La propagande allemande lui dit et lui répète : « L'Allemagne ne vous attaque pas, ne vous menace pas ». Le Français, en effet, n'a pas le sentiment que sa frontière est en danger, car il sait être à l'abri derrière la formidable barrière de la ligne Maginot. Mais il sait aussi qu'une Allemagne, maîtresse de toute l'Europe continentale, pèserait ensuite d'un tel poids sur l'équilibre du continent que la sécurité française ne serait plus qu'une ombre. On verrait alors paraître ou reparaitre des exigences excessives qui nous acculeraient, soit à la guerre, soit à la perte effective de notre indépendance politique. Chaque Français un peu conscient comprend cela.

Sur le même plan, approchons-nous du Français, membre d'une démocratie, formé par la tradition de la Révolution de 1789. C'est, dans le pays, la majorité. Il est profondément attaché à la République, qui, pour lui, est chose pleine de signification. Le régime républicain signifie à ses yeux que sa personnalité sera respectée, qu'il pourra s'exprimer et discuter librement, qu'il ne sera pas, lui l'individualiste par excellence, embrigadé dans telle organisation politique, où il se trouvera englouti. Les régimes du types nazi lui font horreur. Dans la mesure où il est séduit par la mystique bolcheviste, ce n'est pas à la Russie qu'il pense, mais à une promesse indéterminée de bonheur. Ce Français ne peut que détester Hitler, et il le déteste effectivement. C'est en grande partie contre lui qu'il se bat et peut-être son but est-il justement d'abattre un régime qui lui fait horreur. Il croit servir l'Europe, en même temps que la France, en risquant sa vie pour cette cause. De ce point de vue, la guerre est idéologique, et elle l'est d'autant plus qu'on va vers certains éléments populaires, qui ont en eux la tradition mystique de la démocratie. Cette tradition s'oppose diamétralement à ce qu'il y a de tyrannique dans les conceptions totalitaires, et elle se distingue aussi de la révolution marxiste, à la Russe, qui fait fi de de l'individu et admet une admiration dépravée de la force brute. En ce sens, l'opposition, devenue banale, entre les démocraties et les pays totalitaires, répond certainement à une réalité psychologique.

Ceci dit, je suis frappé de constater à quel point le Français, même le plus humble, est lucide. Je ne crois

pas qu'il s'illusionne beaucoup ni sur les autres ni sur lui-même. Il connaît les faiblesses de la nature humaine, les duretés de la vie, les limites du pouvoir de l'homme. Au milieu même de la tourmente, il garde son bon sens et je ne lui vois pas d'enthousiasme facile ou bruyant. Il fait une guerre de raison, une guerre qu'il n'a pas voulue, qu'il accepte simplement parce qu'il le faut. Il est prêt à obéir aux ordres qu'il recevra de ses chefs, même si la mort est au bout. Mais il est reconnaissant au haut commandement de ménager la vie des hommes, plus qu'on ne le faisait dans la dernière guerre. Je trouve cette sorte de sagesse plus belle, plus héroïque que l'excitation qui cherche à se tromper soi-même. Cette sorte de scepticisme, associée au sentiment du devoir, est le fait d'un peuple très anciennement civilisé, d'un peuple d'hommes libres. Et nous retrouvons ici, — j'en suis fier, — la tradition de Marathon, quand les guerriers qui résistaient aux Perses se flattaient en effet d'être des hommes libres.

Ainsi, le voulant ou non, nous retombons toujours sur l'idéologie. Cette guerre est une guerre d'équilibre politique, une guerre pour la défense de la sécurité des puissances occidentales, sans doute. Mais c'est au fond une guerre idéologique, car il s'agit de savoir quel type de civilisation l'emportera en Europe. Le vainqueur imposera au vieux continent non seulement ses règlements territoriaux, mais sa conception de la civilisation.

Si les totalitaires l'emportent, ils se flatteront sans doute d'intensifier le rendement d'une Europe, organisée et domestiquée par eux, où les droits des individus et des Etats ne compteront guère, où la vieille notion de l'égalité humaine, du respect de la liberté sera mise au rancart, comme un équilibre périmé. Il se peut que, d'un point de vue matériel étroit, pareil régime soit efficace. Se rend-on compte que, d'un point de vue humain, le prix à payer serait effrayant ?

Si les démocraties l'emportent, au contraire, leur but, — elles l'ont affirmé sans équivoque, — sera d'établir en Europe un régime d'ordre, libéré de ces entreprises de proie que nous avons estimés intolérables. Nous revendiquerons, pour notre continent, le droit à la vie de cette civilisation, issue des Grecs, du christianisme et du XVIII^e siècle. Ce qui est peut-être en jeu c'est

simplement l'unité de culture de l'Europe, que nous ne nous résignons pas à voir briser en deux morceaux. Le vainqueur imposera quelque chose de plus que ses armes, il imposera l'acceptation d'un certain nombre de principes, et c'est là, par ailleurs qu'est la signification véritable de cette guerre.

Mais il faut aller plus loin encore. Ce qui est en cause, ce n'est pas seulement le destin de l'Europe. C'est celui de la civilisation blanche dans le monde, de cette civilisation qui, depuis le XVII^e siècle, préside à la mise en valeur de la planète.

C'est de l'Europe qu'est parti, que part encore le grand souffle animateur. Dès qu'il s'agit, n'importe où, de quelque grande création, c'est au capital européen qu'on fait appel, c'est sur la technique européenne que l'on compte. Le régime économique qui, au XIX^e siècle, a permis les plus belles réalisations est un régime de liberté, lié, il faut l'admettre, à l'empire britannique lui-même. Si l'ordre règne sur les océans, c'est à la police faite par la flotte britannique qu'on le doit. La *Pax britannica* est une réalité. Dans ce système mondial, la France a apporté quelque chose de particulier : son intérêt pour tout ce qui est humain, sa reconnaissance sincère de la dignité égale de tous les êtres humains, quelle que soit leur race, quelle que soit leur condition, quelle que soit leur religion.

On m'objectera que j'oublie les Etats-Unis ? Nullement, mais quelle que soit leur contribution dans l'ordre technique et social, c'est quand même en Europe que la direction véritable demeure.

Voilà pourquoi, si l'Europe renie les principes de liberté et de respect humain qui sont l'essence même de sa tradition, c'est toute la face du monde qui risque d'être changée. C'est une chose que devraient comprendre même ceux qui sont très loin du foyer de la lutte, car il n'y a plus aujourd'hui de compartiments dans le monde, en dépit des autarcies et des tarifs de douane.

L'humanité a rarement rencontré pareille croisée de chemins. Pour la France, qui est sur le front de cet humanisme, la charge est lourde, la tâche tragique. Mais elle ne combat pas que pour elle-même.

ANDRE SIEGFRIED.

FRAGMENTS

(SUR LA GUERRE)

L'heure n'est ni aux rêveries ni aux polémiques. L'heure est à la guerre, à la guerre totale qui exige, non seulement des belligérants, mais de toutes les nations et de tous les individus, à la fois des méditations sérieuses et un examen de conscience courageux. L'indépendance des peuples reste le dogme central, car elle est l'expression la plus avancée d'une civilisation véritablement humaine. L'Orient s'inquiète, ou devrait s'inquiéter de ce qui arriverait demain, si l'Allemagne était victorieuse. Pour l'Egypte qui a connu, au long de son histoire, tant de jugs, est-ce au moment où elle commence de vivre dans la liberté de ses mouvements et que, délivrée d'un long refoulement national, elle organise sa vie nouvelle et joue sa partie dans le concert des Etats, que tout serait remis en question ?



Comme pour beaucoup d'autres peuples, et plus que pour tout autre peuple oriental, c'est son indépendance que l'Egypte risque dans cette guerre. Qu'une victoire ennemie soit la conclusion du conflit momentanément limité à l'Europe, et c'en serait fait non seulement de l'indépendance égyptienne, mais aussi de celle de nos voisins.

Et le risque est encore plus grand. La perte de l'indépendance nationale et politique précéderait de peu une perte beaucoup plus grave : celle de la personnalité de l'individu, de sa liberté de conscience, de sa dignité, bref de son libre arbitre. A quoi servirait d'être pusillanimes ou seulement prudents ? A quoi servirait de faire preuve de souplesse ou de ménagements à l'égard d'un ennemi qui proclame qu'il ne reculera « devant aucune destructions » ? Hitler a fait le rêve monstrueux de bouleverser l'ordre de l'univers et de substituer à la civilisation actuelle, je ne sais quelle mystique de la force et de la violence. Ce qu'il poursuit, écrit un observateur, c'est, au temporel, « l'abaissement définitif » de tout ce qui n'est pas allemand et, au spirituel, ce qu'on pourrait appeler la « désanimation » des autres peuples, « l'extinction totale des foyers de civilisation, de culture, de création » qu'ils représentent depuis tant de siècles. Il n'est pas possible qu'une semblable perspective laisse froid l'Orient menacé ?



Il ne faut pas s'illusionner : l'espace vital de l'Allemagne n'est pas seulement en Europe, mais également en Orient. Absurdité et folie ? Soit. Mais sait-on le chemin que peut faire une pensée dans le domaine illimité de l'insensé, et sait-on les ravages de cette pensée sur des esprits avilis, sur des âmes sans ressort, sur des troupeaux d'esclaves ? La pire sottise serait de croire qu'une victoire ennemie laisserait l'Orient indemne et qu'un sort fâcheux serait conjuré si les peuples des continents africain ou asiatique assistaient en simples spectateurs au drame atroce ? Mais si ce n'est pas la peur qui retient les neutres de se prononcer ou les incite à se garer derrière de subtiles fictions juridiques, quelle est la raison d'une abstention autant morale que matérielle ? Amour-propre national ? Patriotisme ? Quand un ennemi menace tout le genre humain, on ne comprend ni la neutralité ni le refus de juger ? Le véritable amour-propre national, l'authentique patriotisme ne consistent pas dans un orgueil suffisant ou un chatouilleux exclusivement, mais dans la soumission, en temps de guerre surtout, au principe d'une étroite, d'une continue, d'une vigoureuse solidarité.

Le problème dépasse le cadre des « patries ». On ne conçoit pas une patrie sans des individus libres, autrement la patrie n'est qu'une prison étouffante. Brûlant sujet de méditations pour tous les hommes qui veulent demeurer libres et toutes les nations qui entendent sauvegarder leur patrimoine de civilisation.



Le dictateur de Berlin a joué au défenseur de l'ordre. Son autorité n'est qu'une caricature. L'ordre n'est pas une apparence, c'est une réalité. L'ordre vrai et sage doit engendrer le bonheur. L'ordre des nazis qu'est-ce que c'est ? Au prix de quels sacrifices a-t-il été obtenu ? Sacrifice de la liberté individuelle et sacrifice de la dignité personnelle. Sacrifice aussi de l'initiative. Ce n'est plus l'ordre mais un état d'aveugle soumission, la sujétion fatale de la pensée et la suprématie du muscle. Si, après cela, la douceur de vivre n'est plus qu'un souvenir, le dictateur dira que l'homme ne compte pas, qu'un groupement d'hommes ne compte pas non plus, que des millions d'hommes ne comptent pas davantage. « Nous sommes le mouvement, la révolution perpétuelle » dit Hitler. Il ajoute : « Nous sommes des barbares et nous voulons être des barbares ». Vues stupéfiantes !



Cette guerre est la guerre contre *l'homme*. Hitler lui-même, si minutieux dans l'expression et l'organisation de sa haine, serait embarrassé de dire, de prévoir ou seulement de rêver ce qu'il construira sur les ruines ? Honneur, conscience, devoir, le vocabulaire nazi supprime ces mots et ce que leur réalité suppose de noblesse, de grandeur et de fécondité. Pour l'Allemand de Hitler et le Russe de Staline, l'univers se borne à s'offrir au seul perfectionnement matériel, sans souci du perfectionnement moral, sur lequel repose toute la civilisation.



L'Orient, aussi menacé que l'Europe, l'Orient religieux et musulman et qui possède sa morale, laquelle concorde

sur tous les points essentiels avec la morale chrétienne serait, dans le « devenir » hitlérien, le « devenir » allemand, placé à un degré plus bas dans l'échelle du servage. Est-ce que l'Orient raisonnable, congénitalement démocratique, ne rejette pas avec horreur l'éventualité d'une victoire germanique ? Le culte de la force, il y a longtemps qu'il le repousse, du moins de la force agressive, de la seule force matérielle qui ne tient compte ni de l'esprit ni du cœur, et qui poursuit avec une implacable méchanceté l'application d'une doctrine destinée à l'organisation systématique du malheur des hommes.



Il y a dans la narcissisme toujours un germe de folie. L'individu qui se contemple et s'admire est l'ennemi de son prochain. A plus forte raison un peuple qui se désolidarise du reste de l'humanité est-il l'ennemi des autres peuples ?



Le Narcisse néronien de Berchtesgaden ordonne à l'Allemagne le culte du narcissisme national pour lequel il a forgé dans un livre forcené des arguments de la plus évidente bassesse. Ces Germains en sont-ils plus heureux ? Ils se contentent de la plus misérable nourriture intellectuelle et, malheureux, ils se complaisent encore dans leur malheur, uniquement par haine des autres ! Signe infallible de dégénérescence.



Le monde lutte contre un double danger : celui qu'on voit et celui qu'on devine. Plus intangible, plus sacrée que la réalité des frontières, il y a les limites minées de l'âme qu'il faut défendre, et la condition même de l'homme, et son pauvre bonheur relatif. Aussi bien, jamais guerre ne fut, dans ses raisons profondes, plus légitimement passionnelle.

GEORGES DUMANI.

VERS REMBRANDT

Il n'est pas donné à la peinture d'exprimer profondément la tristesse ; il n'est peut-être pas donné aux peintres de la ressentir vivement. Ces assertions qui peuvent paraître hasardées ont besoin de preuves.

Il y a un étrange duel entre le monde et nous, entre les apparences et notre réalité indubitable. Le soleil s'affaire chaque matin à nous montrer des images. Nous sommes tirés vers l'illusion colorée du monde ; notre âme est incessamment tentée de se disperser vers le monde ; le grand spectacle nous détourne de nous. La méditation n'est au contraire possible que dans la nuit

Lucien Marié a été tué le 31 mai 1915 sur le front de Meuse.

Il était sergent au 164^e régiment d'infanterie. Il avait 31 ans.

Quelques semaines avant sa mort, il nous écrivait ces lignes, aujourd'hui encore si émouvantes :

« Que vous dire de moi, sinon que je mène toujours la même vie d'avant-postes, un peu monotone à la longue, puisque rien ne se déclanche encore, et que je ne sors de mon bois que pour quelque patrouille nocturne ? Mais le vent de printemps me semble plein de drame ; ce n'est même plus de l'espoir que je ressens, mais la certitude même de la victoire dont j'ai conscience comme si elle était déjà de l'histoire. Voilà pour le moral. La santé est bonne ».

Nous devons presque tout à ce jeune professeur parisien qui avait su peupler des grandes ombres de Racine, de Pascal, de Beethoven, de Rembrandt, de Michel-Ange, une modeste école du Nord de la France et dont la pensée ardente exaltait ses petits campagnards aux mains rou-

intérieure, non pas cette nuit des poètes, mais l'autre qui est en nous.

Pascal, qui a connu la fonction des apparences, les a nommées « divertissements ». Et le mot désigne populairement des plaisirs, comme si le seul fait d'être tirés de nous-mêmes était une délivrance joyeuse. C'est d'une sûre et profonde psychologie.

Si les actifs qui se « divertissent » à l'œuvre humaine ne pensent pas à la destinée, occupés qu'ils sont de construire, par quelle aptitude à jouir, à s'ignorer, doivent être favorisés les peintres dont la tâche est précisément d'exprimer les apparences, de saisir et de fixer l'illusion changeante du monde...

Il semble qu'une certaine faveur sauve les peintres du pessimisme irrémédiable. Il serait insuffisant de prouver ce fait à l'aide des peintres du XVIII^{ème} siècle français ; Fragonard, Watteau ; ou Jordaens. Van Ostade, les voluptueux et les bons drilles flamands... D'autre part, il est impossible de faire le dénombrement de toutes les œuvres où pourrait s'engager la discussion. Mais je pense à quelques tableaux qui, je crois, montrent une certaine impuissance des peintres à souffrir.



La Descente de Croix, quel sujet pour un chrétien !
La méditation s'y applique, s'y prolonge, y revient com-

gies. Il nous paraissait marqué du signe. A deux reprises, en 1910, puis en 1912, la « Nouvelle Revue Française » publiait, sous sa signature, des poèmes d'une singulière beauté.

Et voilà que rien ne subsiste de cette grande œuvre qu'il portait en lui, sinon des fragments manuscrits, quelques brouillons à grand-peine sauvés de l'autre tourmente. Depuis, les « Cahiers de l'Oasis », édités à Alexandrie, lui ont consacré, en 1922, un numéro spécial. En 1925, « l'Anthologie des Ecrivains Combattants » lui a réservé une étude bio-bibliographique. Silence.

En ce nouveau printemps de guerre, lui aussi « plein de drame », nous remercions « La Revue du Cairé » d'accueillir, pour le 25^e anniversaire de sa mort, ces brèves notes fiévreuses inspirées par quelques tableaux de peintres. Il n'est pas indifférent de signaler qu'elles datent de 1910.

F. Leprette.

me des baisers pleins de larmes. Les tendresses qui flotent autour du corps de Jésus vont se résoudre en pitié, en adoration terrestre et permise. L'âme du pénitent n'est plus qu'un chaos de gratitude épouvantée. Au pied de la Croix, deux femmes assument le fardeau de tout l'amour, de tout le deuil : la Mère douloureuse qui accomplit sa destinée surhumaine et Marie de Magdala, qui ne sut que donner à Jésus son pauvre trésor d'impure, son cœur, ses cheveux et ses larmes. Elles regardent ce corps qu'on descend, cette vie dérisoire que lui prêtent ces mouvements. Eternelle rémission !...

Or, la cathédrale d'Anvers garde de Rubens le chef-d'œuvre éclatant et sacrilège. Ce cadavre, si expressément soumis aux lois de la chair et de la mort, qui est si lourd, que l'on manie, que l'on retient, a-t-il été le corps d'un Dieu ? Ce visage, quelle âme le marqua jamais ? Quelle autre destinée y est inscrite que celle d'un Flamand abondant et tranquille. Il y a eu erreur, ou substitution. Et l'on regarde l'autre scène de l'*Erection* : ces efforts, ces bras monstrueux, ces souffles et cette croix éperdue qui va sortir du tableau, toute cette violence pour ériger Celui qui devait mourir pour racheter les péchés du monde.

Quelle pauvre sympathie humaine ! Marie esquisse ce geste mécanique de protection maternelle, parce qu'il le fallait ; et Rubens s'est libéré avec emportement de cette gêne. Marie-Madeleine a pu se mettre à genoux, malgré sa belle robe et son embonpoint. Et ces femmes ont, encore les yeux opaques et brillants de Rubens...

Mais Rubens était bien tranquille. S'il n'était accessible ni aux émotions religieuses, ni à la sympathie humaine, en revanche il excellait à faire une figuration. Son tableau est si bien un spectacle, qu'il requiert presque les applaudissements publics dus à une figuration bien ordonnée ; et c'en est une : à la fois symétrique et vivante, naturelle et réglée ; avec ce qui convient d'antithèse : une blancheur diagonale coulant vers la gauche du tableau, ces visages émergeant de l'ombre ; avec des acteurs et des figurants ; l'un au bas de l'échelle largement drapé ; un pathétique théâtral, mais d'un effet sûr...

A voir la fougue avec laquelle Rubens a peint le linceul, les taches de sang, la chair meurtrie, les étoffes,

l'ombre, on peut douter qu'il ait eu une notion grave ou simplement sérieuse de la mort. Ce n'était peut-être qu'un prétexte à d'autres couleurs, à une autre richesse peut-être plus savante, sans que d'ailleurs s'y mêlât aucun élément morbide. Rubens anime la chair cadavérique du même pinceau triomphant qui fit les Sirènes ruisselantes...

N'est-ce pas encore une fête que Rubens s'est ici donnée ?...



La Vierge de Botticelli s'afflige... La Vierge sait que l'adorable enfant sera crucifié ; elle suit la vision intérieure ; elle monte déjà la route du Calvaire. Il semblerait qu'une telle méditation dût conduire au désespoir : toute joie, toute illusion empêchées d'avance par cette terrible prescience. Or, ce n'est pas l'impression que nous donne le tableau. La Vierge est immobile, courbée comme une fleur délicate, sous la menace de l'air trop tranquille, ses mains distraites tiennent mal l'enfant ; et quand une mère relâche son étreinte, c'est qu'elle est profondément absorbée... Mais ces voiles, ces linges, ce bras d'enfant qui cherche la gorge, l'attitude de Jean-Baptiste prêt aux caresses, la grâce du décor, la pureté du profil sont autant de tendres attentions du peintre. Il n'a pu s'empêcher de redire là un suave cantique, de faire une offrande de fleurs et de fruits.

La tristesse gracieuse ne peut être irrémédiable. Les adagios adolescents de Mozart nous émeuvent d'une tristesse où s'attendrit un sourire. De même ce tableau.

La grâce ne serait-elle pas l'ennemie victorieuse des puissances funestes ?



Voici le peintre de Bâle, Hans Holbein. Du premier coup, on voit des portraits sévères. Il peint avec une attention scrupuleuse, une patience toujours en haleine, une application à faire solide, durable, une précision analytique sans la souplesse d'un Vinci, tout ce qui pouvait prouver que nous durons. Encore ne conçoit-il pas la durée comme une maturation, mais comme une usure. Son

humanité n'est pas mûre, adulte, mais déjà vieille, stigmatisée... Le cas est singulier. La physionomie morale du peintre s'éclaire si l'on regarde la *Danse Macabre*.

Il a dépensé une invention prodigieuse à varier la farce éternelle. On est surpris de voir quelle verve il a dépensée, quelle ironie, quelle jovialité de fossoyeur shakespeareien ! La mort est allègre, — squelette simplifié, mais ingambe, expressif... Holbein a visiblement pris parti pour la mort contre nous.

Et l'on remonte alors vers ces visages peints, comme d'un lieu où l'on aurait enfin trouvé la clef nécessaire. Et l'on plaint les pauvres gens. Archevêque de Canterbury, prince de l'église anglicane, il n'a pas épargné vos grosses lèvres qui devaient trembler, votre visage déjà béant de stupeur sénile ! Erasme, quel homme de plume vous deviez être, pincé de contentement devant votre écritoire, plein d'une joie concentrée... de bon auteur ! Jeanne de Clèves, il n'a pas épargné votre insignifiance ! Mais cette femme et son enfant, sa femme et son enfant ! elle, usée déjà par la fatigue ménagère, les yeux malades et avilis et lui déjà vieux, déjà averti, les traits héréditaires déjà soulignés...



Michel-Ange s'enferme dans la Sixtine, et peint, dans une solitude farouche, couché sur le dos, face au plafond, la barbe pleine de couleur.

Sculpteur... il a laissé des pierres désespérées. *Le Jour* et *la Nuit* ! Des tombeaux de prince ne pouvaient être ennoblis d'une plus désolante vérité. *Le Jour* se réveille, déjà las, avec l'étonnement, et la colère d'avoir encore à vivre, avec une douleur d'athlète las et forcé d'agir encore. Il y a dans cette ébauche de face une rudesse d'esclave fouetté ! *La Nuit* ! ah ! ses seins pleins et fatigués, aux pointes trop sucées ! Cette gêne pathétique du corps, cette fatigue inapaisable d'attitude, cette posture sans repos possible, et cette douleur de la face !... Et ce pessimisme provenait, non d'un inventaire marchand comme chez Holbein, mais d'une attitude innée d'aristocrate. Michel-Ange a toujours tendu vers l'Allégorie, vers le Symbole, vers l'Essentiel. Aussi à ne devoir rien à la vie courante, à n'être tristes que de pensées

profondes, ses statues ont une fierté, une noblesse qui ne va pas sans une certaine récompense. Le stoïcisme du grand peintre est trop altier, sa souffrance est trop virile pour qu'elle ne devienne pas parfois, non une jouissance, mais une satisfaction sévère. Quand l'intelligence s'installe dans le pessimisme, elle y porte l'orgueil, — et un certain contentement...

Mais Michel-Ange peintre conçoit une série de fresques où éclate une joie terrible. Il entreprend de raconter la création du monde, c'est à dire, pour nous, qu'il y participe, qu'il s'associe à Dieu, qu'il le crée à son tour et qu'il connaît bien les joies de la fureur créatrice. Jamais solitude n'a abrité plus haut contentement... Son âme était un haut lieu de véhémence où l'Esprit de Dieu soufflait en tempête.

Il fit alors ce *Dieu*, dont on voit le dessous des pieds (1), qui ne court ni ne vole, mais qui selon la magnifique expression biblique « se meut » dans l'espace ; ce Dieu qui écarte les globes, dans une sorte de colère secrète ; qui éveille à la vie Adam stupide et déjà douloureux. Ce Dieu qui plane au plafond de la Sixtine est le témoin de la plus haute joie qu'il avait été donné à un homme de posséder (2). *Le Jugement dernier* est terrible, non désespérant ; ces grappes de damnés dont la chute lente est si terrible, sont plus une preuve de la puissance de Dieu, qu'une renonciation à l'espoir.

Michel-Ange a vécu dans les terribles secrets : cela implique une fierté, une joie, un orgueil mâle, qui consolent de tout pessimisme.

Cette énumération de tableau pourrait être indéfinie ; je prie le lecteur de la continuer (3), afin de voir si ma conclusion n'est pas téméraire. Les peintres sont donc préservés de la vision pessimiste de la vie, soit par la fierté, soit par le goût du décor, soit par l'application ironique, soit par la grâce, soit par les apparences...

(1) Comme tous les vrais sublimes, Eschyle, Corneille, Michel-Ange à des familiarités. Le dieu de la création d'Eve confine à la bonhomie.

(2) Neuvième Symphonie.

(3) J'ai négligé les Français du 18^e siècle ou les peintres de la joie flamande comme fournissant des preuves trop faciles. Je prévois deux objections : « Carrière » et les peintres de la « souffrance sociale ».

Un seul a renoncé à tout cela. Point de grâce chez lui, au sens italien du mot ; point d'ironie non plus ; point d'accent cornélien ; point de pompe extérieure ; et enfin pas d'apparences — ou plutôt toute la nature asservie au pathétique !... Un pessimisme éclairé de pitié, de tendresse et d'horreur : *Rembrandt*.

Il y en a un qui a tout donné ; qui, n'ayant ni divertissement ni refuge, ne fut qu'accueil ; qui donna aux émotions une hospitalité prodigieuse ; qui n'eut ni les restrictions de la grâce, de la force, de l'ironie ; qui n'eut pas d'orgueil d'esprit ; qui eut les dons féminins : la pitié, l'humilité terrestre et compatissante, l'intuition, la divination et le double don viril d'inquiétude et de puissance, qui devait le mener aux limites de l'art, comme l'autre dans la 9e ; à qui tout était bon pour la transfiguration finale ; qui s'installa par privilège au cœur même de la vie, au lieu de l'investir du dehors ; qui fit servir les apparences, les couleurs et les ombres au pathétique humain, qui dépensa tout son cœur, vers qui, par ces détours, nous étions en chemin ; et dont le nom maintenant s'entend tout seul dans le silence.

Quand, au Louvre, après les énergies italiennes, et les attitudes, les noirs opaques des Espagnols, les sévères Holbein, les carnations anglaises, on entre dans la salle des Rembrandt, à droite, des Flamands chanfent et boivent, laissons-les ; à gauche, un mur rouge et d'indicibles ombres dorées...

Rembrandt, je vous aime pour ce que vous m'avez dit de mon âme ; pour m'avoir dit qu'il fallait être humble et secret, pour m'avoir fait sentir le prix de l'instant où toute l'âme tremble à un vent subit : pour avoir mis du silence dans la vie...



Parler de la lumière de Rembrandt serait une hérésie. Le mot est trop placide, trop clair, trop « naturel ». Il participe de l'optimisme des choses. Et la lumière, même éclairant les choses les plus désolantes, recèle un optimisme particulier. — Ce n'est pas même une clarté. Ce sont des clartés, des lueurs en combat, et selon la loi de l'âme, selon un sens mystique. La lumière éclaire les choses. Mais signifier la pitié, la tristesse, l'inquiétude, ou l'humble quiétude menacée des pauvres... il y

faut un homme : Rembrandt. Ce n'est pas le jour, ce n'est pas la nuit ; c'est une clarté que Rembrandt n'a pas dérobée à l'espace. *C'est des profondeurs de l'âme qu'elle vient.* Sans procédé sensible, un accord spontané de l'éclaircissement et de l'émotion, une correspondance *innée.*

Cela même est triste : méconnaître les riches lueurs naturelles, la placidité des herbages, la joie des arbres remués, ne faire apparaître que les tristes lueurs émanées des hommes.

Je ne sais rien de plus triste que *la Vierge de Botticelli.* Mais une nature heureuse, élégante, ornée...

La fuite en Egypte : quel frisson, quelle solitude, quelle angoisse ! Un pauvre feu de campement éclaire l'horreur des arbres et rend plus terrible la nuit.

Ce n'est pas le soleil de tous, irritant d'impartialité qui, par les images, nous divertit de notre destinée, et nous empêche de penser à nous... Cette clarté a les caractères d'un visage tiré de fatigue... C'est une émotion qui devient visible, qui, à force d'être intense, se résout pour nos yeux à s'exprimer dans une clarté... déçue d'être signifiée dans l'espace, d'être livrée aux hommes... Se tirer de soi-même ; se résoudre en un rayonnement triste, où la chair est dissoute et l'âme visible... Sueurs de la seconde agonie. Martyre pire que celui de la Croix. Désincarnation surhumaine. Qu'est-ce que ce Christ des *Pélerins d'Emmaus* ? C'est au mur où toutes les couleurs de la décomposition nous avertissent de la scène et nous signifient la mort, une lueur surnaturelle, l'épouvantable fatigue de la transfiguration, qui tire les traits, agrandit les yeux, les chavire, l'âme qui se distend sur table, les visages... Lutte entre la chair et l'âme... Il a une façon de tenir les pains, la simplicité émouvante du geste, qui cache la fatigue surhumaine. Il y a la pâleur du divin malaise... Rembrandt est le seul peintre qui ait montré aux hommes le Christ devenant Dieu ! C'est une souffrance pire que celle de la Croix. Lévitiation de l'âme, pour se prouver aux hommes.

Il est risible de voir les « critiques » s'exténuer sur cette œuvre. Et qu'y pourrait entendre un peintre ?

PROLOGUE

*Je t'apporte mon cœur,
mon Dieu.
Plonge en lui ton sceptre, Seigneur.
C'est un coing
attardé dans l'automne
et il est pourri.
Déracine les squelettes
des éperviers lyriques
qui tant et tant l'ont frappé,
et si par hasard tu as un bec
dépouille-le de son écorce
d'ennui.*

*Mais si tu t'y refuses,
ça m'est égal ;
garde pour toi ton ciel
dont l'azur m'importune.*

Frederico Garcia LORCA, mort à 37 ans, est une victime de la guerre civile espagnole. Les traductions de l'œuvre de Lorca se multiplient depuis trois ans et révèlent progressivement celui qui, sans avoir pu donner toute la mesure de son talent, apparaît comme l'un des plus grands poètes de l'Espagne contemporaine. Le « prologue », dont nous donnons une traduction inédite, est une reprise ironique du thème de Faust. Une sensibilité véhémante, des images éclatantes et neuves, une vulgarité précieuse, composent une originalité poétique très rare, et font aisément accepter une rhétorique excessive, et cette insolence envers Dieu qui est le péché le plus véniel des poètes.

G. Gorse,

*Le rigodon des astres
 et ton infini ;
 moi, j'irai emprunter
 le cœur d'un ami.
 Un cœur avec des ruisseaux
 et des pins,
 et un rossignol de fer
 qui résiste
 au marteau
 des siècles.*

*Et puis, Satan m'aime beaucoup,
 ce fut mon camarade
 dans un examen de
 luxure, et le coquin
 ira chercher Marguerite
 — il me l'a proposé —
 Marguerite la brune
 sur un fond de vieux oliviers,
 avec deux tresses de nuit
 d'été,
 pour que je déchire
 ses cuisses sans tache.
 Et alors, oh Seigneur !
 je serai aussi riche
 ou plus riche que toi,
 parce que le vide
 ne peut se comparer
 au vin
 avec lequel Satan régale
 ses bons amis.
 Liqueur faite de pleurs.
 Peu importe !
 Cela vaut bien
 ton breuvage ordinaire
 de roulades.*

*Dis-moi, Seigneur,
 mon Dieu !
 Nous plonges-tu dans l'ombre
 de l'abîme ?
 Sommes-nous des oiseaux aveugles
 sans nids ?*

*La lumière va s'éteignant.
Et l'huile divine ?
Les vagues agonisent.
As-tu voulu
jouer comme si nous étions
des soldats de plomb ?
Dis-moi, Seigneur,
mon Dieu !
N'entends-tu pas à tes oreilles
notre douleur ?
N'ont-ils pas fait, tous nos blasphèmes,
des Babels sans briques
pour te frapper ? Prends-tu plaisir
aux cris ?
Es-tu sourd ? Es-tu aveugle ?
Ou louches-tu
de l'esprit
et vois-tu l'âme humaine
avec des tons invertis ?*

*Oh Seigneur somnolent !
Regarde mon cœur
froid
pareil à un coing
attardé dans l'automne
et qui est pourri !*

*S'il faut attendre ta lumière,
j'ouvrirai grands les yeux !
mais si tu demeures
endormi,
viens, Satan errant,
pèlerin sanguinaire ;
donne-moi Marguerite
brune parmi les oliviers
avec ses tresses de nuit
d'été,
que je puisse enflammer
ses yeux pensifs
avec mes baisers tachés
d'iris.
Et j'entendrai un soir ta voix
crier mon nom : « Henri ! Henri ! »*

*au lieu que tous mes songes
se remplissent de vide.*

*Ici, Seigneur, je te laisse
mon cœur vieilli,
je vais en emprunter
un autre, neuf, à un ami.
Un cœur avec des ruisseaux
et des pins.
Un cœur sans couleuvres,
sans iris.
Robuste, avec la grâce
d'un jeune paysan
qui traverse d'un saut
la rivière.*

FREDERICO GARCIA LORCA.

NOTES SUR RIMBAUD

Il est incontestable que l'artiste est en droit de conférer à la sensation une valeur absolue, qu'il est libre de commencer avec des éléments neufs une harmonie nouvelle fondée sur des valeurs purement esthétiques. Pour Rimbaud, une couleur éclatante, un son de clairon, « la soie des mers et des fleurs arctiques » se suffisent à eux-mêmes. Devant chaque aspect du monde, Rimbaud retrouve le sens de l'étrange. « Le monde vu par lui, dit Jacques Rivière, retrouve sa vieille incohérence fondamentale, échappe aux catégories ». C'est le retour au chaos qui précède l'organisation d'un monde nouveau. Rimbaud se pose en « assassin » du monde. La perception est dissociée. Plus de support inutile, la « voix féminine » existe en soi, les sensations, comme décorporées, ne sont plus reliées à des « choses ». Parce qu'elles se suffisent et se justifient par elles-mêmes, elles se présentent sans ordre : « Les formes, les sueurs, les chevelures et les yeux... »

« Objectivisme », dit Etienneble (1). Oui, si l'on entend souligner par là le caractère absolu de la sensation. Mais débattre la question en ces termes et dire « ce que Rimbaud veut revendiquer, ce sont précisément les droits de la réalité non pensée... il est foncièrement anti-idéaliste », ce serait peut-être mal poser le problème. Même

(1) Cf. Etienneble et Yassu Gauclère : « Rimbaud ».

alors, ne parlerait-on pas plus justement d'idéalisme, puisque Rimbaud confère à une représentation élémentaire une valeur absolue et refuse de chercher au-delà ? La sensation est toujours l'expression la plus élémentaire de nous-mêmes, simple souvenir peut-être d'une de nos expressions passées et rejetées hors de nous par un élan nouveau de l'esprit, mais qui se présente aussi comme *donnée*, dans une sorte de « grâce ». Quand, au terme de son travail créateur, Rimbaud aura construit son propre monde, ce sera encore un monde de sensations.

Et si la sensation trouve en elle-même sa justification, il n'y a plus, dans l'œuvre de Rimbaud, d'obscurité, parce qu'il ne cherche pas à désigner un objet, mais qu'il retient seulement ce qui peut entrer dans la « nouvelle harmonie », une tache rouge, un frémissement d'étoffe (« le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques »). Il est absolument clair dans la mesure où il ne veut rien *dire*, où il ne veut pas que nous sortions de ce monde qu'il s'efforce de créer, pour retomber dans notre monde habituel. Nous n'avons pas pour tâche, à partir de ce que Rimbaud nous présente, d'exécuter un mouvement contraire à celui qui l'a amené à ce nouveau monde, de chercher à retrouver notre monde... tâche impossible et anti-poétique. Nous devons achever pour notre compte le mouvement suggéré, accueillir le nouveau monde avec docilité, le sentir avec le plus d'intensité possible, et, au terme, en voir jaillir naturellement, *clairement*, l'harmonie nouvelle. Si nous n'y parvenons pas, c'est peut-être que nous ne sommes ni assez forts, ni assez dociles, que nous ne sommes pas en état de grâce : « Lorsqu'un artiste que j'admire me dérouté, je fais un acte de foi (2) ».

L'élaboration la plus élémentaire de la sensation montre encore plus nettement son caractère absolu. D'abord, la sensation est si bien considérée en elle-même et en dehors de tout objet pensé, que tout ce qu'elle évoque immédiatement : autres sensations, images, Rimbaud s'y laisse aller ; une sensation évoquera des sensations semblables, quoique se rapportant à des objets tout à fait différents. On passe sans cesse

(2) Jean Cocteau, ailleurs moins modeste et moins sage.

d'un monde à un autre, mais tous ces mondes se recourent en un même plan, celui où les sensations considérées absolument s'évoquent l'une l'autre, celui où se meut Rimbaud et où il construit son propre monde. Le blanc évoquera toutes les blancheurs :

*L'eau claire : comme le sel des larmes d'enfance ;
L'assaut au soleil des blancheurs des corps de femmes ;
La soie, en foule et de lys pur, des oriflammes,
Sous les murs dont quelque pucelle eut la défense ;
L'éclat des anges...*

La sensation n'est jamais un simple prétexte, jamais un simple point d'appui pour une évocation : c'est elle qui entraîne toute l'évocation, c'est dans l'atmosphère qu'elle a suggérée, sous la couleur qu'elle a donnée au ciel, que toute l'évocation se développe...

Enfin le caractère absolu de la sensation est peut-être au principe de l'art du *voyant* : pour l'empêcher de nous rappeler parfois à la réalité, de contredire parfois notre harmonie (car nous ne pouvons jamais, même quand elle évoque notre monde habituel, la nier pour nous éva-der), il devient nécessaire de *ruser* avec elle. Il faut regarder les choses sous une perspective telle qu'on puisse les voir déformées, et pour cela, profiter de leurs modifications les plus fugitives, des instants où la sensation rappelle le plus malaisément le monde habituel.

Un effet de lumière ou de nuages, des brumes, « des ciels gris de cristal » provoquent « un bizarre dessin de ponts », confondent « les airs populaires, les bruits des concerts seigneuriaux, les restants d'hymnes publics »... jusqu'à ce « qu'un rayon blanc venu du ciel anéantisse cette comédie ». Rimbaud s'attache à ces féeries instantanées, aux sensations qui les suggèrent. Rien d'abstrait. Il faut qu'il puisse *voir* son monde. Telle est son étude : « J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable, je fixais des vertiges ». Art — encore une fois — pleinement conscient et lucide, comme le révèle la lettre du *Voyant* : « Je veux être poète et je travaille à me rendre voyant... » (3). Rimbaud s'encrapule, multiplie les

(3) Cf. les deux lettres à Demeny dans la correspondance de Rimbaud éditée par Jean-Marie Carré.

expériences et les essais, s'enivre, s'exerce à penser comme un fou. Son hallucination est volontaire : pour que, dans la pénombre, la solitude, la fatigue des « Veillées », « la muraille en face du veilleur » soit « une succession psychologique de corps, de frises, de bandes atmosphériques et d'accidents géologiques », pour que « les lampes et les tapis de la veillée » fassent « le bruit des vagues, la nuit, le long de la coque et du steerage », il n'a pas négligé de recourir à une vraie mise en scène : « Je baisse les feux du lustre, je me jette sur le lit, et, tourné du côté de l'ombre, je vous vois mes filles, mes reines ». L'illumination est à la fois volontaire et spontanée, qu'il s'agisse de la spontanéité naturelle de Rimbaud, de la qualité particulière de sa sensibilité, ou d'une spontanéité méritée par son effort.

Cet effort, c'est, pour « arriver à l'inconnu », le dérèglement de tous les sens. Dans chaque ordre de sensations, vue, ouïe, odorat, toucher, la sensation est plus ou moins transformée pour s'accorder — semble-t-il — avec certains thèmes dominants de la sensibilité de Rimbaud : le son à la fois éclatant, rauque et voilé du clairon, l'étoffe soyeuse, la neige, le métal. Le monde de Rimbaud évoque souvent une atmosphère d'aquarium, avec des fumeurs étranges, des métaux brillants, et toutes les déformations de l'eau. Plus encore, c'est un monde électrique, tant par le malaise physique et l'exaspération mentale que fait éprouver un contact prolongé avec l'œuvre de Rimbaud, que par la qualité particulière de son éclairage : Couleurs au néon. Rimbaud renchérit toujours sur la couleur réelle. C'est l'éclat de l'eau qui devient progressivement une blancheur éclatante. C'est la « fille à lèvres d'orange » comme celle de Gauguin qui fut le contemporain de Rimbaud et comme lui alla vivre au loin... Mais Rimbaud s'efforce surtout de faire « correspondre » les divers domaines de la sensibilité, l'ouïe et l'odorat : « une odeur de bois suant dans l'âtre »... le goût et la vue : « un goût de cendres vole dans l'air », la vue et l'ouïe : « les palissades sont si hautes qu'on ne voit que les cimes bruissantes... » (4)

Cette immense unité du monde requiert une « langue

(4) Cf. les exemples cités abondamment dans Etienne et Yassu Gaucière, op. cit.

nouvelle ». « Les inventions d'inconnu, écrit-il à De-meny, réclament des formes nouvelles ». Il faut trouver une langue... Du reste, toute parole étant idée, le temps d'un langage universel viendra... Cette harangue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant et tirant ». Et, dans la Saison en Enfer : « Je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible un jour ou l'autre à tous les sens ». Les couleurs sonnent pour les oreilles : « La lune brûle et hurle... » « des fleurs magiques bourdonnent... » Les sons engendrent des formes visibles : « des accords se croisent et filent... » Les trajectoires sonores (« cercles de musique sourde ») créent des formes et des êtres imprévus. Tout s'anime enfin et danse, grâce au *verbe* (5) : « Les anges tournent dans leurs robes de laine... des prés de flamme bondissent... » Tous les spectacles, tous les êtres sont joués et saisis dans le mouvement qui les engendre...

Le mot lui-même est créateur. Le langage n'explique plus, ne *dit* plus, il provoque des apparitions : « J'expliquai mes sophismes magiques avec l'hallucination des mots ». Souvent le mot évoque, non une image, mais un autre mot, la suggestion est purement verbale : « D'un gradin d'or, parmi les cordons de soie, les *gazes grises*, les *velours verts*, et les *disques de cristal*... » L'effet est parfois plus étonnant mais plus saugrenu : « Les atroces fleurs qu'on appellerait cœurs et sœurs, damas damnant de langueur... » « Michel et Christine, et Christ... » « Il arrive à l'Alchimiste du Verbe, de n'être qu'un apprenti sorcier.

Ainsi, à partir du chaos retrouve, Rimbaud peut construire son univers, tout aussi réel que l'autre, celui de la raison et de l'habitude, car briser les associations verbales qui décrivent celui-ci, c'est le transformer effectivement. Mais, pour le rendre cohérent, — ou, s'il demeure résolument incohérent, pour fonder son incohérence — Rimbaud doit faire appel à une logique nouvelle, à un équilibre de *valeurs*. « C'est d'un créateur de valeurs qu'il s'agit » dit Valéry... L'harmonie, la perspective sont souvent réalisées plutôt par un équilibre de couleurs, un dosage d'intensité, que par un équilibre de lignes. C'est

(5) cf. Etiemble et Yassu Gaucière, op. cit.

ainsi que chez Cézanne, une tache vive redresse un « vase bleu » déséquilibré. Rimbaud s'inspire souvent d'une méthode analogue. Il y a dans son univers une infinité d'harmonies et de perspectives. Tantôt la perspective semble presque absente : c'est une simple juxtaposition de sensations, d'images : « des pièces d'or jaune semées sur l'agate, des piliers d'acajou supportant un dôme d'émeraude, des bouquets de satin blanc et de fines verges de rubis... » Mais n'est-ce pas que chacune des images est suggérée par autre chose, comme le premier plan de toute une scène ? Rimbaud estompe le premier terme de la métaphore — tout l'arrière-plan — jusqu'à l'effacer, et ne nous présente plus que ces quelques images, sur un plan unique. Nous pouvons donc considérer cet effet aussi bien comme le résultat d'une perspective poussée à l'extrême que comme une absence de perspective. D'autres fois, cette perspective semble s'apparenter plutôt à celle des peintres chinois, à leur perspective « cavalière ». On ne tient pas compte de la hauteur habituelle de l'œil relativement au tableau, la ligne d'horizon est située très haut, les parallèles au lieu de se rejoindre sur l'horizon restent parallèles. Les divers plans s'étagent les uns au dessus des autres, de telle sorte que le regard embrasse un espace immense, panoramique... Rimbaud en vient ainsi à supposer des registres différents pour exprimer des plans différents. Ailleurs, il recourt — et ceci est plus frappant — à une perspective *dynamique* où nous assistons à la genèse des formes : « Un bizarre dessin de ponts, ceux-ci droits, ceux-là bouclés, d'autres descendent en obliquant aux angles sur les premiers... Les rives s'abaissent et s'amincissent... » Ailleurs, le procédé est plus subtil encore : un lac, qui, représenté sur une toile, occuperait une certaine hauteur, devient un « lac qui monte » (« il y a là une cathédrale qui descend et un lac qui monte »), exemple curieux d'une vision plastique traduite d'une manière dynamique. Mais le mouvement propre à l'art de Rimbaud emporte bientôt la construction esquissée à partir d'une sensation. L'univers de Rimbaud est perpétuellement instable. Les objets y sont pris de panique, chavirent et d'un seul coup, comme dans un kaléidoscope, le monde meurt pour renaître et se reconstruire sur une sensation nouvelle, ou, ce qui est à peu près la même chose pour Rimbaud, sur une image.

Nous avons en effet toujours parlé de la sensation chez Rimbaud, non de l'image. C'est qu'une des caractéristiques de son art est précisément cette confusion ; le caractère hallucinatoire de son œuvre vient de ce que l'image est sentie avec toute la violence et la véhémence de la sensation originelle. Tantôt c'est elle-même qui semble immédiatement éprouvée et vécue. Tantôt, quand elle paraît vraiment «évoquée», elle possède une telle intensité qu'elle prend le caractère absolu de la sensation et provoque à son tour l'esquisse d'un monde. Elle n'est jamais une explication poétique de la réalité, elle se suffit à elle-même. Les deux termes de la métaphore ont pour Rimbaud la même réalité. Aussi lui arrive-t-il de mettre les deux termes sur le même plan, et, supprimant le «comme», de les juxtaposer simplement. L'on a songé à ce tableau de Chirico qui représente un petit temple grec posé sur une table. La pensée de celui qui peut-être est assis à cette table y amène le temple, et le temple est dans la pièce tout aussi réellement que la table. Si bien qu'on ne sait plus si c'est un temple miniature sur une table normale, ou si c'est un temple de dimensions ordinaires sur une table démesurée. Rimbaud use de procédés semblables. Plus souvent même, il supprime le premier terme : l'image échappe alors à sa fonction indicatrice et conquiert une pleine autonomie.

La principale conquête de la poésie moderne est sans doute la libération de l'image, la reconnaissance de la valeur de la sensation et de l'image, et l'effort pour leur restituer toute leur intégrité et leur spontanéité : « Tous les matériaux dont la mémoire s'est encombrée, dit incidemment Baudelaire, se classent, se rangent, s'harmonisent et subissent cette idéalisation forcée qui est le résultat d'une perception aigüe, magique à force d'ingénuité ». (6) Corrélativement, c'est ce qu'on peut appeler l'autorité de l'image, qui provoque la construction du poème sur l'image et permet «d'extraire la fantasmagorie de la nature» : « L'imagination décompose toute la création, et, avec les matériaux amassés et disposés suivant des règles dont on ne peut

(6) Le peintre de la vie moderne.

trouver l'origine que dans le plus profond de l'âme, elle crée un monde nouveau, elle produit la sensation du neuf ». (7) Principal artisan de la libération de l'image, Baudelaire hésite encore à lui conférer une autorité toute puissante... Il demeure timide devant la tentation d'un art hallucinatoire. Il reconnaît avoir senti « l'aile de la folie » et s'en effraie. Rimbaud s'y abandonne avec joie : « Aucun des sophismes de la folie, la folie qu'on enferme, n'a été oublié par moi. Je pourrais les redire tous. Je tiens le système. » Moins artiste que Baudelaire, plus métaphysicien si l'on veut, Rimbaud ne voit plus dans la poésie un simple jeu, un jeu qui peut être la loi de la vie, et le seul devoir imposé à l'homme, un jeu grave — mais une méthode spirituelle, l'arme d'une chasse, un moyen de « changer la vie ». Et d'abord, le mot est à la mode, il faut « s'évader ».

« Boire à ces gourdes jaunes, loin de ma case claire... » Cette pièce de « Larmes » nous permet de retrouver, pour le justifier, notre point de départ, et d'achever le cercle. « Que pouvais-je boire dans cette jeune Oïse ? Quelque liqueur d'or, fade et qui fait suer »... Il est remarquable de constater que la vision et l'évasion sont amenées précisément par l'extrême attention accordée au réel, par l'intensité et la violence de la sensation première.

L'on peut s'évader de deux manières : en se gagnant la confiance des gardiens par une docilité feinte, en recherchant l'enfance, la naïveté, cette docilité au monde qui est une sorte de ruse, l'étonnement perpétuel, en retrouvant devant chaque aspect du monde le sens de l'absolument neuf... ou bien en forçant la porte, en assassinant le gardien, en cherchant, après avoir détruit le monde, à le reconstruire à son gré, en se faisant prophète, démiurge, dieu ; Rimbaud a tenté l'une et l'autre voie, recherché à la fois l'enfance et la divinité. Le thème de l'enfance traverse, comme un leit-motiv, toute l'expression de Rimbaud. Tous les aspects de l'enfance se retrouvent en lui, enfant prodige, enfant prodige, enfant terrible, toujours si proche, par l'âge

(7) Salon de 1859.

même, de l'enfance. Il s'est construit bien des « enfances » : l'enfance rêveuse de « Poètes de Sept Ans », l'enfance mendicante de la Saison en Enfer (« la grande route par tous les temps, fier de n'avoir ni pays ni amis... sans gîte, sans habits, sans pain... », l'enfance vagabonde encore et solitaire où « il y a, quand on a faim et froid, quelqu'un qui vous chasse... Je serai bien l'enfant abandonné, le petit valet suivant l'allée, dont le front touche le ciel » ; l'enfance tour à tour féerique où « des fleurs magiques bourdonnaient, des bêtes d'une élégance fabuleuse circulaient », et opprimée d'un obscur malaise, pleine de mort et d'abandons : « c'est elle, la petite morte derrière les rosiers... le château est à vendre » : tout ce qu'il dépeint sous le titre d'« Enfance », dans six Illuminations. Enfances réellement vécues, comme tous ces vies qu'il aime à imaginer. « A chaque être, dit-il dans l'Alchimie du Verbe, plusieurs autres vies me semblaient dues. Ce monsieur ne sait ce qu'il fait, il est un ange... Devant plusieurs hommes, je causai tout haut avec un moment d'une de leurs autres vies ». Toute vie peut indéfiniment être autre qu'elle même, toute vie est une expression particulière qui ne peut épuiser toute la richesse d'un être. « Je me souviens des heures d'argent et de soleil vers les fleuves, la main de la compagne sur mon épaule... » « Je suis un inventeur... un musicien. Gentilhomme d'une campagne maigre au ciel sobre. A quelque fête de nuit, dans une cité du Nord, j'ai rencontré toutes les femmes des anciens peintres... » La vie est tout aussi bien une œuvre d'art, que l'art est chose vitale... L'une et l'autre ne sont que deux aspects d'une même expression.

Rimbaud a tous les amours de l'enfance. « Décors toiles de saltimbanque, enseignes, enluminures populaires, romances de nos aieules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains naïfs, rythmes naïfs ». Son imagination s'empare d'un lambeau de décors entrevu, de tout ce qui est propre à créer les *féeries*. « Défilé de féeries. En effet : des chars chargés d'animaux en bois doré, de mâts et de voiles bariolées, au grand galop de vingt chevaux de cirques tachetés »... Voici des « scènes » : « des boulevards de tréteaux... » « L'Opéra comique se déverse sur notre scène à l'arrêt

d'intersection de dix cloisons dressées de la galerie aux feux... » Rimbaud devient « un opéra fabuleux ».

Ailleurs cette enfance est plus naïve, plus fraîche, mais d'une fraîcheur plus malade. Certaines phrases d'*Enfance* évoquent étrangement les thèmes du «Grand Meaulnes». Voici le château désert : « on suit la route rouge pour arriver à l'auberge vide, le château est à vendre, les persiennes sont détachées, le curé aura emporté la clé de l'église... » Voici, plus directement encore, la voiture abandonnée : « Il y a une petite voiture abandonnée dans le taillis ou qui descend le sentier en courant... » Et même les petits comédiens : « Il y a une troupe de petits comédiens en costumes, aperçus sur la route à travers du bois... » Mais il y aussi le malaise inexplicable de l'enfant qui s'étonne de l'indifférence hostile des objets qu'il interpelle en vain, et qui prend peur : « Il y a une horloge qui ne sonne pas... Il y a une fondrière avec un nid de bêtes blanches... ce ne peut être que la fin du monde, en avançant ». De même, l'on trouve des clairières d'une douceur, d'une fraîcheur merveilleuses : « La douceur fleurie des étoiles et du ciel et du reste, descend en face, comme un panier, contre notre face, et fait l'abîme fleurant et bleu là-dessous... » Mais cette fraîcheur même est surhumaine et inhumaine, comme l'expression d'une immense douleur. Ainsi, pour reprendre un mot de Jean Cocteau, lorsque nous sommes insensibilisés au chlorure d'éthyle, nous avons l'impression non de devenir insensibles, mais de devenir sensibles à tel point que l'extrême douleur de notre monde serait encore trop grossière.

Rimbaud adopte le ton enfantin des rengaines populaires : « Maintenant, je fais des chansons » écrit-il à Delabraye :

*Qu'il vienne, qu'il vienne
le temps dont on s'éprenne...
Ma faim, Anne, Anne,
Fuis sur ton âne...*

C'est là l'un de ces trucs par lesquels Animus s'arrange pour faire croire à Anima « qu'il n'y est pas ». « Il va dehors, il cause bruyamment avec ses amis, il

siffle, il touche du luth, il scie du bois, il chante des refrains idiots. Peu à peu, Anima se rassure, elle regarde, elle écoute, elle respire, elle se croit seule, et sans bruit, elle va rouvrir la porte à son amant divin. Mais Animus, comme on a dit, a les yeux derrière la tête ». (8) Anima est si délicieusement enfantine et plonge par tant de racines dans l'autre mort.

Mais Rimbaud a d'autres « secrets pour changer la vie ». Il agit plus brutalement à l'égard du monde. Dès Charleville, il se fait *assassin*, rejette délibérément tout le réseau de valeurs qui s'impose à lui. Il heurte de front la volonté de sa mère, sympathise avec les communards, chante « les mains de Jeanne-Marie », joue au voyou bohème « qui s'en allait, les poings dans ses poches crevées », écrit des vers scatologiques « avec l'assentiment des grands héliotropes », trouve « bêtes les églises de village ». Un sûr instinct de révolte et de destruction le guide. Dans la vie et dans l'art « voici le temps des as-

(8) P. Claudel. « Positions et Propositions ». Remarques sur les vers français. Cf. aussi, dans la préface aux œuvres d'Arthur Rimbaud, le thème du « marcheur » :
 « Le matin, quand l'homme et ses souvenirs ne se sont pas réveillés en même temps, ou bien encore au cours d'une longue journée de marche sur les routes, entre l'âme et le corps assujéti à un desport rythmique se produit une solution de continuité. Un espèce d'hypnose « ouverte » s'établit, un état de réceptivité pure fort singulier. Le langage en nous prend une valeur moins d'expression que de signe ; les mots fortuits qui montent à la surface de l'esprit, le refrain, l'obsession d'une phrase continuelle forment une espèce d'incarnation qui finit par coaguler la conscience, cependant que notre miroir intime est laissé, par rapport aux choses du dehors, dans un état de « sensibilité » presque matérielle. Leur ombre se projette « directement » sur notre imagination et « vire » sur son iridescence. Nous sommes mis en communication. C'est ce double état du marcheur que traduisent les Illuminations : d'une part les petits vers qui ressemblent à une ronde d'enfants et aux paroles d'un libretto, de l'autre les images désordonnées qui substituent à l'élaboration grammaticale, ainsi qu'à la logique extérieure, un espèce d'accouplement direct et métaphorique ».

sassins ». J'ai eu raison, dira-t-il dans la Saison en Enfer, j'ai eu raison dans mes dédains puisque je m'évade ». Ce bouleversement accompli, qu'attend-il ? Une rénovation sociale ? L'ordre bourgeois lui est odieux, comme le césarisme et la guerre (« Ne remuez pas les bottes, c'est mon principe »). Il rédige un projet de constitution communiste, chante la « marche des peuples », rêve des « villes » idéales de l'avenir. Mais son ambition est plus grande : « Non, non, à présent je me révolte contre la mort ». S'il donne son adhésion intellectuelle à la révolution, il refuse d'y subordonner sa vie ; plutôt se considère-t-il comme en marge de toute société. La révolution n'est qu'un moyen de sa propre réalisation, le problème est celui de sa propre expression. Et Rimbaud, quand il eut brisé le jouet du langage, fut marchand d'esclaves, marchand d'armes pour Ménélick, roi de Choa, géographe, colon, colon français, soucieux des intérêts nationaux, connaissant des femmes, faisant des économies, écrivant à sa famille, rédigeant des articles sans valeur littéraire pour le *Bosphore Egyptien* et même quelques poésies sans valeur poétique, comme pour ôter à la majesté et au sens qu'aurait pu avoir un silence absolu. Et cependant, nous pouvons maintenant nous souvenir des résolutions de la Saison en Enfer : « J'aurai de l'or, je serai oisif et brutal.... je serai mêlé aux affaires politiques. Sauvé ! » Ce salut au port d'une vie médiocre n'est-il pas l'expression volontaire du même Rimbaud ? La conversion absolue à la médiocrité, que considère exclusivement M. Etiemble, est psychologiquement invraisemblable. Bien des échos, bien des éclairs, semblent parfois révéler tout ce qu'il y a de renoncement ironique peut-être dans cette attitude dernière : « Heureusement que cette vie-là est la seule et que cela est évident, puisqu'on ne peut s'imaginer une autre vie avec un ennui plus grand que celle-ci ». (9) Sur son lit de mort, à l'hôpital de Marseille, où il reçoit avec ferveur l'extrême-onction, dernière énigme, son délire révèle tout autre chose qu'un respectable « Monsieur Rimbaud ». « Eveillé, il achève sa vie dans une sorte de rêve continuel... Il y a dans le cas d'Arthur quelque chose que les médecins

(9) Aden, 25 Mai 1881,

ne comprennent pas.... Il reconnaît tout le monde, moi il m'appelle Djani, mais je sais que c'est parce qu'il le veut et que cela entre dans son rêve voulu ainsi d'ailleurs il mêle tout et avec art. Nous sommes au Harrar, nous partons toujours pour Aden, il faut chercher des chameaux... vite, vite, on nous attend, fermons les valises et partons ». (10) La vie de Rimbaud devait s'achever sur ce mot de départ, sur cet espoir de changer une dernière fois la vie. « Départ dans l'affection et le bruit neufs... »

Mais le Rimbaud chrétien qu'on nous présente est-il plus authentique que le Rimbaud communiste ou bourgeois ? Il faudrait, pour répondre, trouver une clé nouvelle de cette étrange parabole qui sert de prologue à la Saison en Enfer : « Cette saison, la piscine de cinq galeries était un point d'ennui... » Chrétien, en tout cas, comme peut l'être un « mystique à l'état sauvage », qui pense que « Monsieur Prudhomme est né avec le Christ ». Et comme il se réclame « des marais occidentaux » on en fait un mystique oriental qui retrouve les grandes conceptions hindoues (11) (« fils du ciel d'or, étincelle de la lumière nature »), et l'animisme universel (« et les pierreries regardèrent, et les voiles se levèrent sans bruit »). Peut-être n'est-il pas besoin d'en appeler à l'Orient pour expliquer les prétentions métaphysiques de Rimbaud, inhérentes à l'art même

C'est sérieux. Il ne s'agit plus d'être l'enfant qui, après avoir joué aux soldats de plomb, refuse de faire la guerre. Il faut jouer le jeu de l'art jusqu'au bout, même au risque de briser le langage ou le marbre. L'artiste est démiurge. Rimbaud s'est fait « ange ou mage », s'est fait « génie », le bon génie qui provoque « l'abolition de toutes souffrances sonores et mouvantes dans la musique plus intense », et relève à sa suite « tous les agenouillages anciens et toutes les peines », ce génie qui fait sombrer un monde (« Arrière ces conceptions, ces anciens corps, ces ménages et ces âges. C'est cette époque-ci qui a sombré ») et qui en lance un autre sur les eaux. Le

(10) Voir en entier l'admirable lettre d'Isabelle Rimbaud à sa mère, citée notamment par Claudel (Préface).

(11) De Rénéville.

bois « se trouve violon », le cuivre « s'éveille clairon » (12). Les méthodes et les routes, les catégories et les lunettes, Rimbaud les rejette et tranche les liens que nous cherchons péniblement à établir entre nos divers mondes. « Je n'écris plus qu'avec des éclairs », disait Nietzsche. Tant pis pour ceux qui ne savent pas lire à la lueur des éclairs. Rimbaud entre en pleine métaphysique comme un conquistador. Le Logos crée. Des créatures nouvelles surgissent de toutes parts, les musiques inouïes, les métaux neufs, les chevaux rouges de Gauguin, toutes les « inventions d'inconnu ». « J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs ». « O, je suis celui qui sera dieu », dit le démon de Crimen Amoris, auquel Verlaine a donné le visage de Rimbaud. Le péché de Rimbaud est digne du paradis terrestre.

Le conte du prince et du génie est l'aveu de l'échec. « Comment n'auraient-ils pas pu en mourir ? Ensemble donc ils moururent. Mais ce prince décéda dans son palais à un âge ordinaire. Le prince était le génie, le génie était prince ». L'évasion n'était qu'un rêve, une expression vaine de soi. Rimbaud lutte corps à corps avec un monde d'images, et ne trouve jamais que lui-même. Mieux vaut renoncer à « ces folies » et leur dire, au terme de la Saison en Enfer, *Adieu*. Par désespoir métaphysique, Rimbaud abandonne les sphères irrespirables où, « dieu oblong », il a longtemps erré, et revlent au sol chercher quelque chose à éteindre. « Moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher et la réalité rugueuse à éteindre. Paysan ».

*Un dieu choit dans la mer, un dieu nu, les mains vides
Au semblant des noyés il ira sur une île
Pourrir face tournée vers le soleil splendide* (13).

Aucune solution ne doit suivre, pour les justifier, les problèmes posés par l'œuvre de Rimbaud. C'est une œuvre avant tout suggestive. A chacun de poursuivre le mouvement suggéré par Rimbaud, selon ses rythmes les

(12) Cf. les deux lettres de Mai 1871, à Izambard et à Demeny.

(13) Apollinaire, « Teare ».

plus intimes. Chacun a le Rimbaud qu'il mérite. Trop de gens encore tremblent à la seule idée d'un mariage d'amour. « Descartes fait des mariages de raison. Rimbaud des mariages d'amour. Les poètes font les derniers. D'un coup de trompe, une trompe de la vallée de Thévalle, ils font venir des quatre coins de l'univers, les personnes et les images les moins assorties, les plus étranges en apparence, et ils les marient, et ils les serrent comme les hémisphères de Magdebourg, et au bout de cent ans, on s'aperçoit que ça fait de bons ménages, tout aussi bien que les grands mariages de Descartes et que ça marche — pour l'éternité » (14).

G. GORSE.

(14) Léon-Paul Fargue, « Suite familière ».

NOCTURNE

*Même si tes lèvres
n'étaient que des pétales,
cette nuit,
j'entendrais.*

*La reine a seulement posé ses pieds nus
dans le silence des fourrures
et le pelage a tressailli.*

*A peine le soir, à peine l'amour,
et l'épée luit
dans le repos.*

*Sur le mur
la magicienne aux doigts chantants
inscrit les mots qui voulaient fuir.*



*J'entends venir
la souveraine,
la tardive,
la Nuit,*

*elle porte une armure d'alerte et d'acier !
pose la main sur mon cœur
il bat comme au pas d'une guerrière
sur le gravier !*

— *Pourtant*
c'est la Nuit
la veloutée —

Qu'a-t-elle fait pour qu'on redoute
son épée
au soir d'amour ?

C'est l'errante qui vient d'exil
et les refuges l'ont bannie,

c'est pour elle que l'on déplie
des suaires
et des voiles de soie,

c'est elle qui a peur d'être seule réveillée,

on dit que dans le noir,
elle parle aux morts sous les brindilles.



Ceux qui dorment sont loin,
ils sont entrés dans le royaume,

et ceux qui veillent rejettent sa plainte
au bois perdu.



On la redonne aux solitudes
et c'est la Nuit,
la pauvreté.

Pourtant,
les rêves ont dormi dans sa main,

elle a des lèvres de fleurs douces
et de grands yeux d'abri,

les mages l'ont aimée
et les veilleurs
et les bergers,

*depuis l'amour
elle a broyé en mille étoiles
son épée claire,*

le ciel est né de sa défaite,

*elle est reine
en pauvreté.*



*oh ! qu'une âme s'ouvre
pour l'étrangère
la perdue
la Nuit.*

YVETTE HABIB.

ERTHOGRUL, L'HOMME AU CŒUR DROIT

VIII

Après son investiture Osman s'installa à Karadja-Hissar ; il y nomma un prieur public, un prédicateur et un juge ; ils étaient « chargés de présider aux affaires de toute nature et de vider les contestations qui s'élevaient d'ordinaire entre les habitants, à l'issue du marché le vendredi de chaque semaine ». Il consulta à cet effet son beau-père, ses quatre compagnons d'armes et son frère. Ils lui conseillèrent de demander préalablement l'avis du Sultan.

Son consentement obtenu, il nomma un disciple d'E-débali d'établir, « l'ordre au marché sans distinction de nation ni de culte ». Dans un différend qui s'était élevé un vendredi entre un Musulman et un Chrétien, Osman se prononça en faveur de ce dernier. Dès lors on parla dans le pays de l'équité du fils d'Erthogrul.

« Alaiddin lui octroya le droit de battre monnaie et celui d'être recommandé chaque Vendredi aux prières publiques dans les mosquées. » C'était presque des droits souverains. Osman n'en abusa pas.

« Tout le temps que vécut Alaiddin, il se conduisit à son égard avec une parfaite loyauté, lui resta constamment fidèle et travailla pour son compte comme s'il l'avait fait pour lui-même. Dans cette période il réprima les princes Musulmans révoltés contre lui, battit le grecs et leur prit des villes. Il défit ensuite les Taratares-mongols qui avaient envahi la Karamanie et les en explusa.

Alaiddin l'en récompensa en lui donnant le gouvernement d'Eski-Shehir et sa faveur fut alors à son comble.

Après cette dure campagne succédèrent sept années de calme relatif, entrecoupé parfois de quelques agressions byzantines.

Enfin, c'est aux environs de 1298 que le piège fut tendu pour se débarrasser d'Osman. L'affaire mérite d'être contée en détail car elle dépeint les mœurs curieuses de l'époque.

« Keussi-Michail lors du mariage de sa fille avec le fils de Kalanis essaya d'attacher à Osman, par un traité, les Seigneurs invités à la fête ; mais ceux-ci au lieu d'écouter les propositions pacifiques de Keussé Michail, cherchèrent à le gagner lui-même, pour qu'il fasse cause commune avec eux et leur livre Osman.

« La célébration des noces de la fille du Seigneur de Yarhissar qui devait épouser dans peu de jours le Seigneur de Biledjik — dépositaire jusque là des biens et des trésors du fils d'Erthogrul (1) devait fournir une occasion favorable pour cette trahison.

« La fidélité de Michail fut inébranlable ; tout en feignant de favoriser leur complot, il instruisit Osman des projets de ses ennemis. Celui-ci accepta avec une apparente confiance l'invitation du perfide Seigneur Commandant de Biledjik. Il lui envoya un troupeau de brebis pour présent de noces, et sollicita de lui la permission, qu'on lui accordait tous les ans, de faire déposer par les femmes ses biens les plus précieux dans la forteresse, disant pour motiver sa demande, qu'étant obligé de se retirer avec ses guerriers dans les montagnes, immédiatement après les fêtes du mariage, il craignait de laisser ses richesses exposées à l'avidité de ses ennemis. Le Seigneur de Biledjik, ravi du succès de sa ruse, s'empressa de souscrire au désir d'Osman. Le transport des trésors au château fut fixé à la veille des noces, et le Seigneur

(1) Les tribus possédaient des mœurs simples. Elles étaient loyales et respectaient la confiance et la parole donnée. Chez ces peuples rudes et primitifs les lois de l'hospitalité et de l'honneur avaient cours.

En été, avant de monter à la montagne elles déposaient biens et richesses, chez quelque seigneur ami, qui les gardait intacts dans son château et les leur rendaient en automne.

de Biledjik se rendit le jour même à Tchakirpunar — source des environs — pour les célébrer. Osman choisit et emmena avec lui trente neuf de ses plus braves guerriers qui, déguisés en femmes et couverts d'un long voile, introduisirent dans le château leurs chevaux chargés d'armes au lieu d'objets précieux. Il ne lui fut pas difficile de s'emparer de la place, la plus grande partie des habitants et de la garnison étant partis pour assister à la fête. Maître de Biledjik, Osman, à la tête d'une autre troupe, alla se mettre en embuscade dans la gorge de Kaldiralik pour y attendre le nouveau marié.

« Celui-ci qui, loin de rien soupçonner, espérait au contraire tenir bientôt en sa puissance Osman et ses trésors, revenait tranquillement à son château, lorsqu'il fut assailli et tué par les compagnons d'Osman. La belle et jeune Nilufer-Nénuphar tomba entre les mains du vainqueur. Elle épousa quelques années plus tard Ourkhan, fils d'Osman, qui tout jeune encore, tel son père autrefois, participait au combat ».

Enhardi par le succès de son expédition, le fils d'Erthogrul marcha en toute hâte contre la place forte de Yarhissar, qui appartenait au père de Nilufer. « Cette forteresse située entre Brousse et Ainigol et Yenichehir, sur la route est à une journée de marche de Kutahia. Osman s'en empara, pendant que ses compagnons prenaient Ainigol. » Ce ne fut qu'à partir de la conquête de ces trois places, en 1299, que la puissance d'Osman commença à grandir

IX

Aux environs de 1300, (2) une révolte intérieure éclata dans les états d'Alaiddin Keikobad. Ce fut bien dommage, car c'est vers cette époque qu'il faut reporter la chute de l'empire Seltchoukide. Les Emirs, sauf Osman, s'insurgèrent, les Seigneurs Grecs poussés peut être par

(2) Les dates données par les historiens Turcs, Français, Anglais et Allemands diffèrent. On ne peut par conséquent affirmer exactement l'année. Mais la date de 1300 est la plus probable.

les Mongoles se soulevèrent, aspirant à l'indépendance et les armées mongoles commandées par Kigâtu Khan finalement envahirent la « Sultanie d'Iconium. » Devant ces multiples dangers et les intrigues de ses fils, le malheureux souverain prit peur, perdit la tête et s'enfuit chez Michel Paléologue, empereur des grecs. Celui-ci violant les lois de l'hospitalité le fit mettre dans les fers. Il mourut vraisemblablement en 1306. (3)

Les historiens orientaux et occidentaux qui ne sont pas d'accord sur la façon dont fut mis à mort le Sultan Alaïddin sont pourtant unanimes à louer cet homme de valeur qui fut le dernier souverain Seltchouk.

L'histoire nous rapporte que Konia, la ville la plus belle, la plus mystérieuse et la plus « spirituelle » du prestigieux empire d'Alaïddin, celle qu'il avait ornée et aimée le mieux, fut sauvée du massacre et du pillage par l'intervention miraculeuse de son patron et protecteur, l'ami et le maître d'Alaïddin, Mewlana Djelaleddin de Balkh, le grand mystique, le fondateur de la secte des Mewlewis — les Derviches tourneurs — celui qui fit pleurer la fiûte de roseau.

Le Sultan qui l'avait invité autrefois à Konia, se mit vite à son école et devint bientôt un de ses disciples les plus zélés.

Donc, la veille du pillage de la ville, il apparut en rêve au commandant Mongol, Kigâtu-Khan et le prenant violemment à la gorge le secoua avec fureur : « Konia est à moi ! Que veux-tu de son peuple ? » Le Mongol, effroyablement impressionné — autant qu'un Mongol pouvait l'être — par le lumineux personnage, à barbe grise, vêtu et enturbanné de même, se réveilla en sursaut, tremblant de tous ses membres, et tomba à genoux. Le choc fut si intense que le lendemain il entra à Konia mais ne saccagea pas la ville. L'histoire affirme qu'il demanda à visiter le mausolée du Saint, ayant appris par les détails qu'il donna, que l'apparition de la nuit précédente n'était autre que lui.

C'était la fin de la résidence des Sultans Seltchouk,

(3) Quelques historiens prétendent que Michel Paléologue le fit mettre à mort, d'autres disent qu'il fut tué par les Mongoles et d'autres enfin qu'Alaïddin fut empoisonné par son fils.

le passage des Mongoles avait rompu le charme, Konia devint du jour au lendemain le passé. Le tumulte et le bruit succédèrent au calme et au silence, et son âme s'en-vola peu à peu.

La ville des mosquées étranges, des collèges, des hospices, des murs fortifiés, des caravansérails, des fontaines, des monuments enrichis de versets et de poèmes, le refuge des savants, des philosophes et des poètes, la résidence rendue illustre, par un souverain libéral, sage, généreux, ami des mystiques, disciple lui-même du grand Saint, ville que Mewlana Djelaleddin avait placée sous la protection d'un talisman sacré, Konia la vénérée n'exista plus que par sa mélancolie.

Et dans les marais de la plaine, une plainte nostalgique s'éleva, s'étendit au loin. Parfois le soir on peut l'entendre encore. C'est la plainte du roseau qui chante la tristesse de son cœur, tristesse qui fut aussi celle de Mewlana, séparé du « Grand Tout » :

« Ecoute la flûte de roseau, (4) et les plaintes qu'elle module au sujet de la séparation. Depuis que l'on m'a coupée dans les roseaux des marais de la plaine, hommes et femmes se plaignent à ma voix. Mon cœur est déchiré par l'abandon, et je chante les chagrins causés par le désir. Toute personne arrachée des lieux de sa naissance attend le jour du retour suprême. C'est pour une assemblée que je pousse mes plaintes ; je suis l'ami des heureux et des malheureux... Cette voix de la flûte, c'est du feu et non du vent : qui n'a point ce feu, puisse-t-il ne pas exister. »

A Konia, le disciple ayant suivi le Maître, rien de ce qui fut ne subsista plus. Les sanctuaires furent abandonnés, les poètes se turent, le règne de l'esprit cessa d'exister avec la disparition d'Alaiddin Keikobad. Et l'histoire des Seltchouk étant terminée, on tourna la page.

C'est à ce moment qu'Osman qui avait toujours été loyal et fidèle à son suzerain, crut bon d'intervenir pour revendiquer par le sabre, sa part d'héritage.

(4) Cette flûte de roseau, c'est le fameux « ney » l'instrument rituel des assemblées musicales Mewlewis, qui prête ses plaintes nostalgiques à l'inspiration harmonieuse des Derviches tourneurs.

X

Dix familles s'étaient partagées les débris de la « Sultanie d'Inconium. » Les deux plus puissantes, celles d'Osman et de Karaman, engagèrent entre elles une lutte acharnée. Osman triompha et fut bientôt le Maître de presque toute « la Bithynie, d'une partie de la Galatie et de la Phrygie et du haut bassin de la Sangarius. » « Il eut dès lors un littoral et une marine. Les corsaires Osmanlis commencèrent à jouer leur rôle dans les nombreuses descentes des pirates turcs sur les côtes et dans les îles de l'Empire Grec ou des Etats Latins. »

Des dix émirats qui se substituèrent à l'empire Seltchoukide ce fut l'un des moindres à ses débuts qui finit par absorber les neuf autres et par conquérir l'Orient. La position qu'il occupait sur les frontières mêmes des provinces et grandes villes d'Asie-Mineure, Brousse, Nicée, Nicomédie, ses luttes contre des armées commandées par les *grands domestiques* et les empereurs, l'excellente organisation, merveilleuse pour l'offensive qu'il entreprit, rendirent possible cet envahissement prodigieux. « La famille d'Osman fut au premier rang pour la guerre sainte : c'est ce qui attira dans ses armées les plus vaillants guerriers des autres principautés Seltchoukides, même des bandes turcomanes. »

Osman ne se sentait pas encore de force à enlever les grandes forteresses de l'Empire Grec. Il se contenta de les bloquer par d'autres forteresses jusqu'au moment où le hasard favorable lui permit de les surprendre. En attendant il établit sa résidence à Yeni-Chehir — ville nouvelle — qu'il fortifia et embellit. Sa grande réputation militaire lui assura le concours des troupes, ses largesses gagnèrent le reste. Le trône étant vacant il jugea opportun de s'y asseoir et de s'y faire proclamer.

Souverain des Ottomans, la foule éprise du merveilleux fut fascinée par les prédictions et les prodiges qu'une adroite politique sut faire valoir. La prophétie du pieux derviche se répandit comme une traînée de poudre. Et l'on se mit à raconter la curieuse histoire de sa rencontre avec Osman au défilé d'Ermeni.

« Le fils d'Erthogrul, tout jeune encore, combattait aux côtés de son père, quand Abdal-Koumral qui se trouvait dans les parages, remarqua, le

vol plané du vautour royal au-dessus de la tête d'Osman. Alors il prédit au jeune guerrier de glorieuses destinées. Celui-ci frappé des paroles du derviche, et sachant bien d'ailleurs que sa sainte renommée pouvait en favoriser l'accomplissement donna à Abdal-Koumral un de ses meilleurs sabres et une coupe précieuse, et s'engagea par écrit à lui bâtir un couvent. Le derviche se servit du sabre d'Osman en combattant à côté de son maître pendant le cours de ses conquêtes, ou pour mieux dire, jusqu'à ce que le prince, enfin en mesure d'accomplir sa promesse, lui eut fait élever auprès du défilé d'Ermeni où il l'avait rencontré la première fois, un couvent, dans lequel furent conservés le sabre et la coupe en question. »

La prédiction se trouva réalisée. Désormais Osman fut un souverain indépendant et le maître incontesté d'un vaste et riche royaume. Pourtant les limites de son territoire lui semblait trop étroites, le génial conquérant poursuivit son œuvre d'agrandissement. Après un premier échec, qu'il vengea d'ailleurs sur les bords du pittoresque golfe de Moudania, le fils d'Erthogrul reprit sa marche victorieuse en Asie-Mineure. Rien ne put l'arrêter après cela.

Il serait trop long d'entrer dans les détails de son expansion territoriale jusqu'à la prise de Brousse en 1326, couronnement final de son règne.

Il suffira de noter que dorénavant rien n'entrava les armées invincibles d'Osman et qu'aucune force au monde ne put briser pendant des siècles l'élan de ce peuple à qui le fils d'Erthogrul « venait de donner son nom ».

XI

Après la réalisation de ses dernières conquêtes, Osman ne resta pas inactif. Il consolida ses frontières en faisant bâtir des châteaux aux points stratégiques de son royaume, fortifia les défilés, releva les murs des forteresses où il disposa des troupes. Energique et prévoyant il veillait à tout. Il était « bâtisseur aussi bien que conquérant », c'est pourquoi son empire sut résister longtemps aux tempêtes de l'est et de l'ouest bien qu'il fut fondé au carrefour de trois continents.

Osman consacra plusieurs années à la réorganisation de ses Etats et à l'administration de ses peuples. Vou-lant enfin établir l'ordre et le « consolider sur la jus-tice » il trouva dans cette œuvre un collaborateur zélé en la personne d'Edébali, le père de sa « bien aimée épouse ». Il lui confia donc en tout sécurité « la supré-matie spirituelle » de son royaume.

Prudent et sage, le fils d'Erthogrul pouvait être vio-lent et sévère quand il le fallait, et il l'a prouvé en mainte occasion. Mais malgré les assertions infondées de certains historiens qui l'accusent à tort de cruauté, Os-man ne fut ni injuste ni inexorable durant les vingt sept années de son règne laborieux et fécond. D'ailleurs, profondément pieux, il exigeait avant toute chose l'équité, ayant conservé de son éducation première, la tradition saine et loyale des tribus de la grande race qui possé-daient des habitudes patriarcales. Son peuple le vénérait. Il devint bientôt le souverain le plus envié et le plus ja-loué d'Asie-Mineure. Ses voisins qui regardaient avec convoitise l'étendue de son territoire et suivaient atten-tivement la marche de ses affaires intérieures ne lui pardonnaient pas sa chance et sa fortune, et ils déci-dèrent d'un commun accord de se liguier contre lui.

Aussi le Sultan, après s'être assuré de ses forces et de ses ressources par une minutieuse préparation crut enfin le moment venu de porter un grand coup contre l'hostilité permanente de ses incompatibles voisins. Et il décida d'envoyer un message impératif à tous les com-mandants Grecs d'Asie-Mineure, leur donnant le choix entre l'islamisme, le tribut et la guerre. C'était, évidem-ment parler haut et aller droit au but, mais Osman, n'é-tant pas homme à intrigues, voulait en finir avec leur félonie une fois pour toutes.

Quelques uns acceptèrent ses conditions, d'autres se révoltèrent mais, trop faibles pour lutter contre un en-nemi aussi puissant, préférèrent d'accord avec Byzance, appeler à leurs secours les armées Mongoles et Tartares.

L'empereur des Grecs, Andronic Paléologue, sans per-dre de temps, sollicita donc l'aide de Ghazan, le fameux Khan des Mongoles, en lui promettant pour récompense, la main de sa sœur Marie, « qui avait déjà été promise à Halaku — le destructeur de Bagdad — et à Abaka prédécesseurs l'un et l'autre de Ghazan. Et celui-ci étant

mort avant d'avoir été uni à la Princesse Byzantine, l'empereur, ne s'était pas fait scrupule de la promettre encore à Khodabendé, son successeur. Sur ces entrefaites Ghazan intima à Osman l'ordre de ne pas violer les frontières grecques, et pour faire respecter ses injonctions, quarante mille hommes se mirent immédiatement en marche vers les états du souverain turc. Mais le Sultan ne fit aucun cas des menaces du Khan, ni des propos désobligeants de l'orgueilleuse Marie, « quatre fois fiancée, qui, pour hâter son mariage et l'avance des troupes Mongoles, s'était rendue à Nice d'où elle somma Osman de suspendre les hostilités. »

Le fils d'Erthogrul ne se laissa pas intimider par le langage hautain de la fiancée du Khan. Au contraire, furieux de son intervention déplacée, il donna aussitôt l'ordre d'attaquer Tricokia, « forteresse qui servait de boulevard à Nicée. » Cependant les habiles archers défendant ce château, « incommodèrent beaucoup les guerriers d'Osman, qui vinrent néanmoins à bout de leur résistance et s'emparèrent du fort après avoir comblé les fossés d'arbres et de décombres. » Ensuite il assiégea Nicée. Mais n'ayant pu la prendre et voulant poursuivre son plan de campagne, « il construisit en face de la fameuse ville un très fort château, qui resta occupé par les Turcs et prépara pour plus tard la chute de cette place importante entre toutes. »

Osman sema ensuite la frayeur dans les contrées avoisinants la Sakaria et réussit après de grandes pertes à se saisir des « asiles fortifiés » que les Grecs possédaient dans ces parages. Maître alors les châteaux forts situés sur la rivière Sakaria, il se trouvait à l'abri du danger Mongol. Après cet exploit, il put envoyer son fils Ourakhan à la rencontre des Tartares-Tchodars.

« Il leur infligea près du fort d'Oynak une sanglante défaite. Une moitié fut tuée et l'autre moitié faite prisonnière, embrassa l'islamisme. » Cette expédition ayant été couronnée de succès, Osman commença à déléguer, dorénavant, son fils dans des missions plus ou moins ardues le mettant ainsi à l'épreuve en toute circonstance.

Ourkhan commença ainsi son apprentissage difficile de futur Chef ; il s'engénia à se faire une réputation d'autant plus brillante, qu'aucun revers ne vint jamais

arrêter le cours de ses campagnes successives. Accompagné d'une petite bande de vaillants guerriers, à la tête desquels se trouvait Keussé-Michail, il conquit ses lauriers sur les places fortes, occupées toutes par des ennemis impitoyables et sanguinaires.

Osman abandonna désormais à son fils Ourkhan, la direction des opérations militaires ; et celui-ci, acquit ainsi de bonne heure un coup d'œil juste qui lui assura une célébrité bien méritée.

Un dernier succès restait à remporter par lequel le fils d'Erthogruf voulait couronner son œuvre, c'était la prise de Brousse, qu'il avait assiégée en vain dix ans auparavant. N'ayant pas pu la prendre à ce moment là, avait fait construire deux forts, selon sa tactique habituelle, qui la dominaient ; ces deux forts étaient encore occupés, l'un par son neveu Aktimour qui fut tué plus tard, et l'autre par un commandant qu'il estimait beaucoup, le vaillant Balaban. Il jugea qu'avec ces deux points d'appui et une armée de huit mille hommes, la ville pourrait être enlevée.

Osman, continua à faire de grands projets, malgré la maladie qui le tenaillait déjà. Il pensait sans cesse à ce plan de conquête qu'il avait préparé de longue date. Brousse le hantait ! Il aurait voulu entrer triomphalement dans la ville majestueuse à la tête de ses troupes d'élite, ces vieux vétérans qui s'étaient couverts de gloire et avec lesquels il avait conquis pouce par pouce l'Asie-Mineure, terre qui était devenue sienne et à laquelle il avait insufflé son âme ! Du haut des plateaux de l'Olympe il eut aimé promener ses regards éblouis, admirant l'incomparable magnificence et mesurant l'ensemble de l'œuvre accomplie ! Quelle satisfaction c'eut été pour cet éternel lutteur dont l'indomptable courage suscitait l'enthousiasme même de ses ennemis !

Mais ce beau rêve de conquête n'allait pas suivre le cours que lui, Osman, avait tracé, car le destin en avait décidé autrement. Il tomba gravement malade, bien avant la dernière phase des opérations, et retourna à Seuyud, dans la plaine de sa naissance où une crise aiguë de goutte le cloua au lit. Alors voué à l'inertie, il fut contraint de donner le commandement à son fils qui partit aussitôt pour continuer la campagne. Ourkhan était impatient, désireux d'en finir au plus vite. La ma-

ladié de son père le préoccupait et il pensait que les opérations dureraient longtemps. Brousse était formidablement défendue et les Byzantins devant offrir d'après ses pronostics, une sérieuse résistance, car le capitale de la Bithynie était leur dernière forteresse à laquelle ils tenaient beaucoup. Ourkhan commença par suivre l'avis de son conseil de guerre. Il attaqua donc et prit la ville d'Edrenos, considérée la clef de Brousse. Combat sanglant et difficile. Ensuite il planta ses drapeaux victorieux à Pinarbachi — tête de source — à la porte de la cité, et au pied de l'Olympe.

C'est là qu'Ourkhan organisait l'assaut de la ville, prenant ses dispositions pour l'attaque prochaine. Pendant ce temps le Commandant militaire de la forteresse, ayant décidé lui aussi d'opposer une vigoureuse résistance, préparait un plan de défense lorsque Andronie Paléologue lui envoya l'ordre de capituler. Il obtint pour lui et tous les habitants moyennant trente mille pièces d'or de Byzance, la liberté de se rendre à Kios. Cette négociation fut menée par Keussé-Michail. « Elle est remarquable non seulement en ce qu'elle amena sans coup férir la reddition d'une ville fortifiée, pourvue d'une nombreuse garnison et commandée par un homme intrépide, mais aussi parce qu'elle donna lieu au paiement de trente mille ducats, somme qui fut considérée depuis comme le taux invariable de la rançon que, pendant près de trois cents ans, les princes Chrétiens furent obligés, à chaque nouvelle trêve, de payer annuellement aux Turcs, pour en obtenir une paix précaire ».

C'est ainsi que tomba Brousse la magnifique, bâtie à l'entrée de la vaste plaine arrosée par une multitude de petits ruisseaux qui descendent de l'Olympe en cascades cristallines et fraîches.

Ourkhan entra dans la ville au chant de mille sourcès, et pendant qu'il jouissait de l'ivresse de son succès, Osman, mourant, dépêcha à son fils un messenger. Celui-ci partit sur le champ et arriva à Seuyud avant le décès de son père à qui il annonça la victoire si ardemment désirée : « Transférez vite, lui dit Osman, le siège de l'Empire dans cette ville » et tendant ses mains vers lui, « regarde fils, dit-il, je suis aux prises avec la mort ; c'est notre sort à tous. Je meurs sans regret puisque je laisse un successeur tel que toi. Sois juste,

bon et clément, protège également tous tes sujets et propage la loi du prophète. Tels sont les devoirs des Princes sur la terre, et c'est ainsi qu'ils attirent sur eux la bénédiction du Ciel. » Puis comme s'il eut voulu prendre possession de Brousse et s'associer aussi à la gloire de son fils, il lui recommanda d'y déposer ses cendres.

Osman repose dans une chapelle de l'ancien château de Brousse, appelée le « dôme argenté ». On y conservait autrefois son chapelet à gros grains et l'immense tambour qu'Alaidin Keikobad lui fit présent lors de la cérémonie d'investiture à la principauté de Karadja-Hissar. Mais ces deux reliques glorieuses ont disparu dans un incendie au dix-neuvième siècle. Son étendard et son glaive se trouvent cependant au trésor impérial à Istanbul. Le sabre est d'une émouvante simplicité.

Osman mourut en 1326, l'année de la prise de Brousse. Il était âgé de soixante-dix ans. Malkhatoun l'ayant précédé dans la tombe trois mois avant, il semble qu'il n'y eût plus rien pour retenir le héros sur terre. Homme austère et vertueux comme les disciples du prophète il ne laissa à sa mort ni or, ni argent, ni pierreries. Son costume avait été aussi simple que celui des pionniers de l'Islam, son âme aussi noble, son rôle aussi grand. Vrai souverain musulman des temps héroïques, sa succession étonna le monde, car on vit qu'elle fut des plus modestes. Les trésors amassés ayant toujours servi à récompenser ses compagnons d'armes, à aider ses peuples et à faire prospérer ses nouveaux états, il n'avait gardé pour lui que peu de chose, juste l'essentiel pour vivre. On trouva, dans sa demeure : une cuillère, une salière, un turban en toile neuve, un caftan brodé, quelques drapeaux en mousseline rouge. Des cheveux, plusieurs attelages de bétail pour la culture des champs, et des troupeaux de brebis.

C'était tout.

Mais en vérité il légua à Ourkhan bien plus que cela. Il lui laissa d'abord sa Foi, ensuite son nom, et puis son œuvre inachevée. Osman fut un génie vaste et entreprenant qui jeta les bases d'un des plus puissants empires du monde. A sa mort le peuple, désemparé, pleura le guide irremplaçable. L'armée semblait inconsolable et ne sut souhaiter au nouveau souverain que de ressembler à l'ancien.

« Rien n'est éternel ici bas, sous la coupole du monde, que l'écho d'un son agréable ». (5)

XII

L'année 1326 qui vit Ourkhan monter sur le trône fut signalée par toutes les circonstances qui avaient accompagné l'avènement d'Osman. Comme lui, Ourkhan eut à célébrer les funérailles d'un père, la naissance d'un fils. « De même que la nouvelle de la prise de Karadja-Hissar s'était répandue avec le bruit de la naissance d'Ourkhan, de même la conquête de Brousse eut lieu précisément à l'époque où naquit Murad le fils d'Ourkhan et troisième souverain des Ottomans ».

Le premier soin du nouveau Sultan fut d'offrir le partage du pouvoir à son frère aîné Alaïddin, qui s'était retiré momentanément dans un village de la plaine de Brousse aussitôt après la mort d'Osman. Alaïddin refusa l'offre de son frère par respect pour la volonté paternelle qui avait reconnu Ourkhan comme son successeur. Il ne voulut même pas accepter la moitié des troupeaux d'Ourkhan.

Alors, celui-ci ému, lui dit : « Puisque tu ne veux prendre ni chevaux, ni vaches, ni brebis, aide moi au moins à diriger mes peuples, tu en es capable, sois mon Vizir ». Et c'est ainsi qu'on vit ce fait unique dans l'histoire : l'union de deux frères dirigeant le char du même état, l'un étant la tête et l'autre le corps : le conquérant et le législateur. L'entente entre les deux fut si parfaite qu'Alaïddin s'occupa jusqu'à sa mort des institutions législatives, administratives et politiques du pays. Sa direction habile, ses lois sages, son régime approprié aux nouvelles conquêtes de son frère démontrèrent la profonde valeur de celui qui fut le premier Grand Vizir de l'histoire turque.

Le nouveau Bach-Agha affermissait les bases de l'empire naissant, organisait l'armée, tribunaux, les impôts et la frappe de la monnaie. Entouré de savants, il passait son temps à faciliter la

(5) Baki.

tâche de son frère et à maintenir l'ordre et la sécurité. Il se rendit si utile à la Turquie, où tout était à créer, que dix ans après sa nomination, quand il mourut à Bigha, on ne sut pas comment le remplacer.

Ourkhan était bien entouré, tout le monde avait pris son rôle au sérieux, accomplissant le devoir qui incombait à chacun avec simplicité et courage. Ainsi l'on vit la belle Nilufer l'épouse du souverain, suivre l'exemple de son beau-frère en se mettant immédiatement à l'œuvre.

Première souveraine de la famille Ottomane, elle fut une femme admirable. Mère de trois fils dont l'histoire relate avec orgueil les actions d'exceptionnelle héroïsme, elle donna un peu de son âme à Brousse qu'elle aima et marqua de son empreinte. Bonne et charitable elle secourait de son mieux les pauvres et les malades, faisant l'aumône et souvent surveillait en personne la distribution de la soupe. Ourkhan lui était attaché et l'écoutait volontiers.

Nilufer était devenue musulmane longtemps avant son mariage, mais ne se voilait pas le visage et sortait, allait et venait librement. Elle recevait parfois les émissaires, les ambassades et les visiteurs qui venaient chez Ourkhan. Il arrivait même que le Sultan, occupé ailleurs, l'envoyait à Iznik, rencontrer quelque personnage de marque, ayant dans son jugement une entière confiance. C'est là, rapporte-t-on qu'elle vit le célèbre voyageur Ibn Batouta, lors de sa tournée en Asie-Mineure, et l'histoire relate, comme un fait curieux, « qu'elle lui offrit un grand festin auquel elle-même assista ».

Nilufer fit bâtir au pied de l'Olympe un couvent dont il n'existe plus aucune trace malheureusement. Elle fit construire aussi un pont, de forme agréable sur la rivière à laquelle elle donna son nom. En venant du golfe de Moudania pour aller à Brousse, on traverse jusqu'à maintenant le pont de celle que les habitants de la ville et des environs vénéraient, car elle sut incarner pour eux la bonté et la beauté. Elle repose, sous un amoncellement de roses dans l'harmonieuse enceinte d'un jardin silencieux.

En descendant du sommet de l'Olympe, par le plateau des Cériseurs pour arriver à Karabelen, pittoresque refuge de la forêt, on aperçoit à l'horizon, tout en bas, dans la plaine, le lac d'Apollon, qui miroite au soleil. C'est là

que se jette la Nilufer, rivière fantasque et vagabonde, qui jaillit de la montagne des dieux, dont la cime, au début de l'été, est couronnée de fleurs les plus belles du monde. Fleurs sauvages et inconnues, étranges et embaumées, exceptionnelles, uniques en un mot, puisqu'elles ne sont effleurées que par la brise glaciale des hauts plateaux et colorées que par la magie du soleil ardent. Personne ne les voit, personne ne les connaît. Altières, humbles, éclatantes, fragiles, il y en a de toutes espèces !

Le mince filet d'eau, qui, sortant de la montagne, descend de là haut, coule d'abord silencieusement, même langoureusement, puis changeant d'humeur en augmentant de volume, il devient brusquement différent, bruyant, et traverse en petites cascades les célèbres bois des châtaigniers.

Lors de mon séjour à Karaben, au cœur de la forêt, il me plaisait de le suivre par ici par là, et je me demandai si Nilufer, l'épouse d'Ourkhan qui lui avait donné son nom, connaissaient tout le parcours du petit ruisseau, qui, devenant enfin rivière, se jette dans la vaste plaine qu'elle arrose à son tour. Là, on peut la voir, finalement transformée, serpentant le long des saules, des mûriers et des aubépines, avant qu'elle n'aille se perdre définitivement dans le rayonnement des eaux d'Apollon.

Je l'ai revue, un matin de Mai, sous le pont antique. Elle ressemblait, à cet endroit, à un étang tranquille, tant son cours était calme, son lit rétréci. Le long de la berge des nénuphars, sortant leurs têtes blanches du fond de la rivière, rêvaient paresseusement au soleil. Une sérénité parfaite planait dans l'air, saturé du parfum des roses. Les écureuils jouaient dans les arbres ; les merles sifflaient galement et, de temps en temps, une alouette lançait au ciel un cri d'allégresse. La vallée était épanouie, respandissante de verdure grâce aux ruisseaux qui l'alimentent.

Étais-je réellement dans la plaine de Brousse, où tant de civilisations s'étaient succédées, superposées, disputées, tant de batailles livrées, où tant de nations avaient passé les unes après les autres, ne laissant dans leur sillage que le tumulte incessant des vanités humaines ? Autour de moi de paisibles paysans travaillaient aux champs, labourant cette même terre que les hordes

avaient jadis foulé sans répit. Des cigognes graves et réfléchies suivaient lentement le sillon creusé par la charrue. Et je me rappelai avec émotion les humbles attelages à bœufs qu'Osman fils d'Erthogrul avait laissés à son fils Ourkhan.

Le grand conquérant repose non loin de là, dans le lieu choisi par lui, pour sa paix éternelle. La coupole primitive est entourée de cyprès centenaires et de minarets historiques. Vus de loin cyprès et minarets font un effet étrange et frappant, car ils semblent tous être d'immenses lances, vertes et blanches que d'invisibles guerriers tiendraient, montant une garde perpétuelle aux abords du Turbé. Des roses poussent alentour, des roses de Mai, parfumées, décoratives.

De l'humble cabane à l'opulente maison, les hôtels, les édifices publics, les jardins, les bains, les fontaines, les tombes, et les mosquées, tout est garni, recouvert, enguirlandé de roses. Les vivants comme les morts ont leur part de griserie annuelle. Dans aucun pays, il n'existe une telle profusion, une telle poésie et une telle senteur. C'est absolument unique. Et là où il y a des roses, il y a des rossignols, ces chantres éternels du printemps, qui chantent passionnément jusqu'à ce qu'ils tombent d'épuisement. Leurs accents éperdus s'étendent sans arrêt et répercutent indéfiniment dans le silence de la nuit. Artistes inimitables et éphémères ils règnent alors en maîtres sur la ville alanguie de parfums, modulant inlassablement à la rose qui s'éparnouiit vers l'aube, le chagrin de leur amour désespéré.

KADRIA HUSSEIN.

LES VIEUX

Les enfants vont bien fort sur leurs trottinettes. Une fissure zigzague dans le mur trop blanc. Et voici encore l'insupportable coucou qui vous a suivi depuis le jour de vos nocés et qui, certainement, vous survivra.

Grand'père ne caresse plus sa barbe. Il pose sur le rebord de la fenêtre le gros livre où il cherchait une phrase sans la chercher. Mon Dieu, oui, celle qui lui paraissait toujours si évidente et que ses enfants entendaient sans plaisir. Comme les vérités oubliées sont douces ! On hésite vraiment à les relire...

Il a donc fallu tout quitter là-bas et venir dans ce nouveau pays. Les enfants vous aiment, certes. Mais ils ont des choses à se dire qu'il vaudrait mieux murmurer à l'oreille. On s'y habitue cependant. Et pour se consoler, on contemple et l'on caresse des amis fidèles : la commode avec la serrure de travers, le portrait d'une femme longtemps disparue. On peut aussi jouer tout seul aux échecs ou inventer des devinettes.

Grand'père dort, les yeux ouverts. Le jour s'incline vers des murs bas. Les maisons alentour bâillent, inachevées...

Prise dans un double reflet de soleil et de néon, la vitre absorbe le visage du vieux et l'efface.

II

Un chat rôde sur le piano. On dirait qu'il a pour mission de ne pas renverser les bibelots. Elle ne lui en voudrait pas, d'ailleurs, la vieille femme que je vénère. Elle le prend, elle le serre sur ses genoux, contre son ventre. Une rougeur lui monte au visage. Comme elle est jeune !

Autour d'elle, la petite table incrustée de nacre, les livres, les aquarelles, les coquilles, les albums. Des lettres. Jadis, elle en brûla, hésitant d'abord, puis séduite par les flammes. Le piano refusa de la quitter, bien qu'elle ne jouât plus. Un portrait. Et l'ouvrage d'un mystique qu'elle ne lira jamais.

Elle a conservé l'art de faire plaisir et de se faire aimer. Petite, l'œil ironique, le nez abondant, elle pétille comme une bûche bien sèche. Ce jour de grâce, je jouis d'être auprès d'elle. Sauf sa personne, tout me paraît infiniment vieux, fendillé et disjoint.

Je voudrais bien la voir en colère. Mais je crois que j'aurais peur de la voir dormir.

Les visiteurs entrent. Ils s'asseyent sur le bout des chaises. Rien n'échappe à mon amie. Elle adore les présentations gratuites. Au fond, elle désirerait, j'en suis sûr, qu'un de ces messieurs s'écroule, le derrière sur le tapis.

Abusant un peu de notre patience, elle se lève enfin pour la petite cérémonie. Elle nous donne congé. Je la quitte.

Dehors, tout est neuf. Tout reste inachevé. Les hommes recourent des habitudes.

L'envie me reprendra bientôt d'aller dire bonjour à ma très vieille et très bonne amie.

III

Merci, mes amis, merci... O dites-leur que je suis content, que je suis heureux ! Dites-le. O ces lumières, ces robes, ces fleurs !

Ils furent tous charmants et si nombreux... Comment ne m'excuserais-je pas ?... Il eût été plus doux encore de passer presque inaperçu.

Ma symphonie, quelle perfection ! Et comme ils l'ont parée pour la circonstance ! Ils ont certainement tout compris. Mais il aurait peut-être mieux valu m'effrayer un peu et me laisser du regret... Je suis trop comblé et trop fatigué pour trop me réjouir.

Rien n'y manquait. On me portait sur les épaules. On tâchait de ne pas me faire mal. Les femmes s'approchaient, disaient des compliments. Elles avaient l'air à la fois gaies et sérieuses, et leurs yeux s'essayaient en profondeur. Ah ! si elles avaient su que moi je m'efforçais de penser... Faut-il donc qu'avant la fin je me contraigne encore à des habitudes ?

Il m'a fait quand même du bien de ne pas me mouvoir, de passer d'une main à l'autre comme un objet. Et de n'être aucunement responsable. Et d'être celui que l'on admire tout à son aise sans la peur qu'inspire le trop vivant.

Au revoir, mes amis.

Je n'ai plus besoin d'hésiter, je n'ai plus besoin de comprendre. Je ne viendrai plus au-devant de personne.

Et je ne me transformerai qu'une seule fois encore, sans peine, au dernier relais...

LA CAVERNE DES SONGES

ACTE IV

Même décor qu'au premier acte : la caverne. Michilinéa, Marnoché et Iemlikha sont étendus sur le sol, tels des morts ou des moribonds... Le chien Katmir, près d'eux, dort, le museau entre les pattes. Un silence profond...

Michilinéa (d'une voix faible). — *Marnoché, (Marnoché ne répond pas), Iemlikha, (Iemlikha ne répond pas)* Je sens la mort au tour de moi... *(aucune réponse ne se fait entendre. Il se tait un instant)* Où sommes-nous, *Marnoché* ? Nous sommes dans la caverne... Nous n'avons pas quitté la caverne... Combien de temps sommes-nous restés, *Marnoché* ? *(Nulle réponse...)* Un jour, ou plus ? *(personne ne répond)* *Iemlikha*, où sont les provisions que tu nous as apportées ? J'ai faim... je suis exténué.. Je vais mourir.. *(nulle réponse)* Non... ce n'est pas la faim mais l'atmosphère de la caverne.. Je suis sur le point d'étouffer.. Nous avons dormi longtemps.. Levez-vous, paresseux ! J'ai fait des rêves épouvantables.. *(personne ne répond)*. *Marnoché, Marnoché...*

Marnoché (d'une voix très faible). — Ah!.. qui est-ce..

Michilinéa. — C'est moi *Michilinéa*.

Marnoché. — Laisse-moi...

Michilinéa. — Qu'as-tu ? Es-tu malade ?...

Marnoché. — Elle.. elle approche...

Michilinéa. — Qui ? Quoi ?...

Marnoche. — La barque..

Michilinéa. — Quelle barque ?

Marnoche. — Celle qui nous transportera... là où nous devons être...

Michilinéa. — Non, Marnoche. Nulle barque n'approche. Nous devons aller à pied... Nous avons dormi longtemps.. Il est temps de sortir..

Marnoche. — Sortir ?

Michilinéa. — Oui... oui... Nul doute que le massacre a cessé, et Dioclétien doit être plus calme à cette heure.

Marnoche. — Dieu !... Est-elle ?... deux mers... à la mort..

Michilinéa. — Oui.. tu es entre deux mers, car tu parles d'une barque. C'est à cause de ton inanition. Moi aussi, je sens comme si mes pieds refusaient de me porter... cependant, il faut sortir d'ici... car j'ai fait des rêves épouvantables...

Marnoche. — Quoi ?

Michilinéa. — Oui, Marnoche. J'ai vu des gens étranges, d'aspect bizarre, qui, étant entrés dans la caverne, nous ont emmenés au palais... Là, nous avons vu que tout était changé. Le roi n'était plus Dioclétien, Tarse n'était plus Tarse, et, ô malheur, Prisca,... — peux-tu te figurer cela ? — Prisca ne me reconnaissait pas, mais prétendait lui ressembler et n'être point elle... l'autre, la vraie Prisca, était morte vierge depuis trois cents ans. Nous avions, paraît-il, vécu trois cents ans...

Marnoche (dans un cri). — Ah.. c'était un rêve ?..

Michilinéa. — Epouvantable, comme tu vois...

Marnoche. — Est-ce un rêve ou la réalité ?

Michilinéa. — La réalité ?

Marnoche. — Oui, nous sommes sortis réellement de la caverne et nous sommes retournés..

Michilinéa. — Quand ? Malheureux, tu es toujours entre deux mers...

Marnoche. — C'est toi plutôt.. C'est toi..

Michilinéa. — Comment ? Tout ce que tu dis était donc vrai. Nous avons vécu trois cents ans. Et Prisca n'est pas Prisca ? Tu divagues ! Qui pourrait imaginer cela ?

Marnoche. — J'ai vu tout ce que tu as vu. Est-ce que je rêvais moi aussi ?..

Michilinéa. — Qu'as-tu rêvé toi ?

Marnoche. — Qu'ils sont entrés ici, comme tu dis, que la ville n'était plus la même, que ma famille... Ah! quel malheur!.. que l'emplacement de ma maison était occupé par un marché aux armes, et que mon fils était mort à l'âge de soixante ans, il y a de cela trois siècles... Et j'ai vu de mes propres yeux sa tombe délabrée..

Michilinéa. — Mort à soixante ans! Ton enfant! Et toi qui n'as pas encore atteint la quarantaine. N'est-ce pas là les confusions d'un rêve?

Marnoche. — Oui... Dieu! Est-ce un rêve ou la réalité?

Michilinéa. — C'est un rêve, malheureux.

Marnoche. — Mon fils est donc toujours en vie... tel que je l'ai laissé?

Michilinéa. — Oui, et Prisca est toujours ma fiancée, et elle se jettera dans mes bras dès qu'elle me reverra.

Marnoche. — Ils vivent encore. Je ne le crois pas. Mais, pourquoi pas? Nous n'avons pas quitté la caverne. Comment donc trois cents ans peuvent-ils s'écouler en un instant? Mais... non... oui... Dieu! Votre Miséricorde!... J'ai perdu tout discernement...

Michilinéa. — Sois certain que c'est un rêve.

Marnoche. — Demandons à Iemlikha... Iemlikha? (*Iemlikha ne répond pas*) Réveille-toi, Iemlikha...

Michilinéa (secouant Iemlikha). — Lève-toi, berger!... (*Iemlikha remue et se plaint*) Réveille-toi.

Iemlikha (d'une voix faible) — Où suis-je?

Michilinéa. — Dans la caverne.

Iemlikha. — Qui.. m'appelle?..

Marnoche. — Iemlikha...

Iemlikha. — Je ne suis pas encore mort?

Marnoche. — Iemlikha.. Est-ce un rêve ou la réalité?

Michilinéa. — Réponds, Iemlikha. Sommes-nous sortis d'ici vraiment?

Iemlikha. — Qu'est-ce que... j'entends?

Michilinéa. — Nous voici nous trois.. et Katmir est là près de nous.. Nous nous étions endormis..

Iemlikha. — O Christ!.. C'était un rêve?

Michilinéa. — Toi, toi aussi tu as vu? Raconte-nous ce que tu as vu?

Iemlikha. — Dieu!

Marnoche. — Parle.. Iemlikha...

Iemlikha. — Ne sont-ils pas entrés vraiment ici, et ne nous ont-ils pas conduits au palais ?

Marnoché. — Toi aussi tu as vu cela ?

Iemlikha. — Et plus étonnant encore, plus affreux, Tarse n'était plus Tarse, mais un autre monde, et c'était une autre époque où il m'était impossible de vivre.. ni moi, ni mon chien Katmir...

Michilinéa. — Bizarre !

Marnoché. — Michilinéa ! Est-ce possible que nous trois nous ayons fait un seul et même rêve ?

Iemlikha. — Était-ce un rêve ? Marnoché, Michilinéa ! Nous ne sommes pas sortis vraiment de la caverne ? Et cette peur que j'ai ressentie dans la ville. Tout cela s'est donc passé dans ma tête pendant que je dormais ici ?

Marnoché. — Michilinéa ! Nous trois, nous avons fait le même rêve ?

Michilinéa. — Pourquoi pas ? Nous sommes dans le même endroit et dans un état identique ; les mêmes réflexions doivent traverser notre esprit.

Iemlikha (avec joie). — C'était donc un rêve ! Et si nous sortons maintenant, nous pourrions retrouver notre monde à nous, et y vivre.

Marnoché (exultant). — Quelle joie ! Mon fils est vivant, et il attend les présents et les jouets ?

Michilinéa. — Et Prisca... Quelle horreur ! Je frissonne rien qu'à penser à ce que j'ai vu en songe. Elle s'était travestie en une descendante de je ne sais quelle aïeule, et ma main ne pouvait plus la toucher. Horreur ! Le corps... Le corps ! Je me souviens de ce mot. C'est elle qui l'a prononcé avec peur, et j'ai compris alors qu'il y avait entre nous une barrière infranchissable, puis je me suis enfui, désespéré, et suis revenu pour mourir de faim dans la caverne...

Iemlikha. — O Christ !... Oui... oui...

Michilinéa. — Tout cela est peut-être dû à la faim. Nous nous sommes endormis depuis que nous avons choisi la caverne pour fuir le massacre ordonné par Dioclétien... Nous n'avons rien mangé depuis...

Marnoché. — L'océan de la faim ! Je me rapelle que nous avons dépêché Iemlikha en ville pour nous acheter des provisions.

Iemlikha. — Oui.. oui...

Michilinéa. — Tout cela était de la divagation.

Iemlikha. — Je suis sorti, et j'ai rencontré un pêcheur à l'aspect étrange. Dieu !.. oui.. c'est la faim.

Marnoche. — Rêvé !.. Mer immense !.. Réalité ? Dieu ! je ne puis plus discerner.

Michilinéa. — Oui, c'est un rêve pareil à la réalité.

Iemlikha. — Et clair, net... comme la réalité.

Marnoche. — Michilinéa ! Michilinéa !... D'où sais-tu que c'est un rêve ?

Michilinéa. — Si ce n'est pas un rêve, c'est que nous devons être en ce moment dans un autre rêve...

Marnoche. — Et pourquoi ne serions-nous pas en ce moment dans un rêve ?

Iemlikha. — Oui.. oui.. Dieu ! Quelle est la limite entre le rêve et la réalité ? Ma raison s'embraille. Votre miséricorde, Seigneur !

Michilinéa. — Tu veux insinuer que nous avons vécu trois cents ans dans la réalité ?

Marnoche et Iemlikha. — Trois cents ans !..

Michilinéa. — Seul le rêve permet à l'homme de vivre des certaines d'années sans s'en apercevoir...

Marnoche. — Tu as raison, Michilinéa...

Michilinéa. — Grâce à Dieu ! c'était un rêve, sinon j'aurais perdu Prisca à jamais...

Marnoche. — Oui.. Quelle joie !.. Et moi.. aussi..

Iemlikha. — Et moi aussi.. Mon troupeau est en train de paître, là où je l'ai laissé ?

Michilinéa (après un temps, comme séduit). — Cependant, Marnoche...

Marnoche. — Quoi ?.. Quoi ?..

Michilinéa. — Cependant, comme ce rêve était délicieux !..

Marnoche. — Délicieux ? Que dis-tu ?

Michilinéa. — Je n'ai jamais vu Prisca aussi belle, ni aussi intelligente. Elle tenait un livre dans la main, et sa conversation était raffiné et intéressante à cause de ses lectures. C'est étonnant ! C'est étonnant ! Prisca, la naïve, à qui je lisais quelques pages du Livre Saint sans qu'elle en comprenne grand'chose... était devenue une femme d'une haute intelligence... Comme elle était belle ! Oui, comme elle était belle ! Marnoche... Marnoche...

Marnoche. — Qu'as-tu ?

Michilinéa. — Marnoché. Je crains de dire que... j'aime la Prisca que j'ai vue en rêve...

Marnoché. — Que chantes-tu là ?...

Michilinéa (dans un soupir) — Combien le rêve rend séduisants les gens et les choses.

Marnoché. — ... Et combien il les rend laids aussi...

Michilinéa. — Oui... oui... Dans le rêve, elle était aussi étrangère à moi ; nul lien ne nous attachait l'un à l'autre... Puis cette idée de la ressemblance... Mais c'est le caractère des songes que de déformer la réalité. Oui, Marnoché, le rêve est quelquefois comme l'Art ; il ne copie pas la réalité à la lettre, mais il la revêt ou de sa beauté ou de sa monstruosité.

Marnoché. — Tu as raison... et il élève les personnes et les choses... J'ai vu qu'on m'appelait le saint.

Michilinéa. — Bizarre !... Et moi aussi...

Marnoché. — Je préfère la réalité avec sa petitesse et son étroitesse...

Michilinéa. — Moi aussi, mais... Quel dommage ! Si elle était en réalité aussi belle et aussi intelligente que dans le rêve, comme elle serait adorable ! Si tu l'avais vue, Marnoché ! Combien elle était délicieuse quand elle parlait... Elle portait une robe étrange, mais jolie... moi-même j'avais endossé un habit très curieux, mais beau...

Iemlikha (se plaignant) — Ah !...

Marnoché. — De qui cette plainte ? Iemlikha...

Michilinéa. — Es-tu malade, Iemlikha ?...

Iemlikha (d'une voix agonisante) — Non... c'est...

Michilinéa. — C'est la faim. Je me sens très faible... Pourquoi ne pas envoyer l'un de nous pour nous acheter des provisions ?

Marnoché. — Oui... oui... et nous apporter en même temps des nouvelles... Va, toi, Iemlikha...

Iemlikha. — Ah !... O Christ !... La miséricorde !...

Marnoché. — Qu'as-tu, Iemlikha ?... (*Iemlikha pousse un cri*).

Michilinéa. — Nous sommes aussi faibles que toi... lève-toi... Allons !... va et apporte-nous de quoi nous rassasier. Tu mangeras en route pour te donner des forces...

Marnoché. — Oui... lève-toi, Iemlikha... Lève-toi...

Iemlikhka (essayant de se lever) — Je me lèverai... je me... Ah !...

(Il retombe, agonisant).

Michilinéa. — Iemlikha... Iemlikha...

Marnoche (inquiet) — J'ai entendu comme la chute d'un corps..

Michilinéa (d'une voix sourde et craintive) — De qui est ce râle?... Iemlikha...

Iemlikha. — Je... Je me meurs...

(*Michilinéa et Marnoche gardent un silence impressionnant*).

Iemlikha (après un temps) — Adieu ! Je meurs chrétien, et je crois en Dieu... Je meurs... mais sans savoir... si ma vie... est un songe... ou une réalité... (*silence*).

Marnoche (après un temps) — Iemlikha...

Marnoche. — Il est mort...

Michilinéa (d'une voix étouffée, tremblant) — Oui...

Marnoche (après un temps de silence) — Michilinéa... Mets une couverture sur sa figure...

Michilinéa. — Quelle couverture ?...

Marnoche. — Prends un morceau de mon habit. J'étouffe dedans...

Michilinéa (d'une voix changée) — Moi aussi j'étouffe...

Marnoche (s'écriant, après avoir touché ses vêtements) — Michilinéa... Michilinéa...

Michilinéa. — Quoi ?

Marnoche. — Michilinéa... Mes vêtements...

Michilinéa. — Qu'as-tu Marnoche ?

Marnoche. — Dieu. Michilinéa... Regarde tes vêtements.

Michilinéa (après un temps, avec peur) — Marnoche. Oui... oui... Je comprends... Quelle horreur... Est-ce possible...

Marnoche. — Ce sont les habits du rêve, Michilinéa...

Michilinéa. — Oui, Marnoche...

Marnoche. — Qu'est-ce que cela veut dire ?...

Michilinéa. — Je ne sais... Dieu ! J'ai peur...

Marnoche. — Maintenant... il n'y a plus de doute...

Michilinéa (avec peur) — Quoi ?

Marnoche. — Que c'était la réalité... (*Michilinéa ne*

répond pas) C'était la réalité... (*Michilinéa ne répond pas*) Que t'arrive-t-il ?...

Michilinéa. — Réalité ?...

Marnoche. — Souffre, si tu le veux, pauvre malheureux. Quant à moi, je n'ai pas peur d'apprendre cela : je suis retourné pour mourir, car mon cœur était déjà mort. C'est toi qui m'as fait croire que c'était un rêve ; tu avais réussi à séduire mon esprit, mais point mon cœur, car il était déjà mort...

Michilinéa (se plaignant) — *Marnoche*...

Marnoche. — Avoue, malheureux, que tu n'es pas revenu pour mourir...

Michilinéa. — Oh ! non, *Marnoche*...

Marnoche. — Qui donc t'a fait miroiter ce mirage ?

Michilinéa. — J'avoue que mon cœur n'était pas mort...

Marnoche. — Oui, le cœur est la proie des rêves et de l'espoir... Qu'espérais-tu, revenant ?

Michilinéa. — Rien. Je n'espérais rien. Je suis revenu, tout espoir perdu dans la vie, mais... maintenant je sens que j'aime, *Marnoche*. J'aime autant qu'un cœur peut aimer...

Marnoche. — Tu aimes ?...

Michilinéa. — Qu'importe qu'elle soit ELLE ou qu'elle ne le soit pas. J'aime cette femme au livre, cette femme que j'ai vue à mon reveil.

Marnoche. — Tu es fou, *Michilinéa*...

Michilinéa. — Je ne suis pas fou. Je suis jeune, et j'ai un cœur que je sens battre dans ma poitrine et vivre. Comment veux-tu que je l'enterre ? Comment m'enterrer vivant, alors que celle que j'aime est en vie et que rien ne me sépare d'elle ?...

Michilinéa. — Le temps ?

Marnoche. — Quelque chose t'en sépare.

Marnoche (d'une voix profonde, hallucinante) — Oui...

Michilinéa (avec désespoir) — Ah !... *Marnoche*. Pitié de moi, *Marnoche* ! Je veux vivre.

Marnoche. — Tu vivras...

Michilinéa (avec joie) — Est-ce vrai, *Marnoche* ? Puis-je vivre ?

Marnoche. — Oui... dans les pages d'un livre

Michilinéa (désespéré) — Ah !...

Marnoche. — C'est en vain que l'on combat le temps.

L'Égypte ancienne combattait le temps par la jeunesse... On n'y voyait pas une seule statue représentant la vieillesse. Je tiens cela d'un chef d'armée de retour de ce pays. Toute image y est jeune : dieux, hommes, animaux, tout est consacré à la jeunesse... Tout est jeune là-bas... Mais le temps semble avoir tué la jeune Égypte, quoiqu'elle ait et aura sa force juvénile... En ce moment, et toujours, elle sera aux prises avec le temps, qu'elle sait vaincre quand il le faut... (*Michilinéa ne répond pas*) Michilinéa! (*Michilinéa garde le silence. Marnoche reprend après un temps d'une voix faible*) Michilinéa, parler m'a ôté le reste de mes forces. Je sens le froid envahir mes membres. Nous avons oubliés que nous sommes en route. (*Michilinéa se tait. Marnoche continue d'une voix lasse*) Michilinéa! Pourquoi ne me réponds-tu pas ?

Michilinéa. — Que me veux-tu ?

Marnoche. — Ecoute-moi... n'essaie pas de faire l'impossible...

Michilinéa. — Je n'essaie rien.

Marnoche (d'une voix rauque) Sache que tu es un homme mort...

Michilinéa. — Je le sais... (*silence profond*).

Marnoche (comme se plaignant) — Michilinéa... (*Michilinéa ne répond pas*) Je m'en vais... Michilinéa...

Michilinéa (*comme se parlant à lui-même*) — Le temps... Qu'est-ce que le temps ?

Marnoche (agonisant) — Michilinéa... mets... ma main gauche dans celle de Iemlikha (*Michilinéa est comme pétrifié*). Il est mort, le pauvre... sans savoir la vérité... Cependant, l'avons-nous sue... nous?...

Michilinéa. — Que veux-tu dire... Marnoche ?

Marnoche. — Rêves... Nous sommes les rêves du temps...

Michilinéa. — Le temps, Marnoche ?

Marnoche. — Oui...le temps nous rêve...

Michilinéa. — Pour nous effacer ensuite ?

Marnoche. — Seul le plus méritant demeure dans sa mémoire...

Marnoche. — Oui.

Michilinéa. — L'Histoire ?

Michilinéa (inquiet) — Est-ce là tout ce que tu espères après ta mort ? Est-ce là toute l'autre vie?...

Marnoche. — Oui.

Michilinéa (inquiet) — Marnoche. Tu ne crois donc pas dans la fin du monde et dans la résurrection des morts ?

Marnoche. — Imbécile, n'avons-nous pas assisté à l'échec de la résurrection ?

Michilinéa. — Pardonnez, Seigneur Toi qui as vécu chrétien tu mourrais athée ?

Marnoche (d'une voix étouffée) — Oui... je meurs maintenant...

Michilinéa. — Sans croyance aucune...

Marnoche. — Sans croyance... vide de tout... nu comme je suis venu... sans pensées, ni idées, sans aucune sensibilité... et sans foi...

Michilinéa. — Que la miséricorde de Dieu soit sur toi, malheureux !

Marnoche. — Michilinéa... (*Michilinéa le contemple sans parler*) Quand tu seras sur le point de me rejoindre... tu mettras ta main... dans ma main droite...

Michilinéa. — Je ne mettrai jamais ma main dans celle d'un athée...

Marnoche. — Alors... (*Michilinéa le regarde en silence pendant qu'il exhale le dernier souffle*)... Adieu...

(*On entend un râle, puis c'est le silence.*)

Michilinéa (après un temps) — Marnoche... (*Marnoche ne répond pas*) Marnoche. Mon ami... Mon frère... (*Nulle réponse*) Il est mort... Marnoche. (*Implorant le ciel*) Recevez-le, Seigneur, parmi les vôtres ! Son cœur était vide, il ne pouvait ni voir ni comprendre (*un silence profond*). Il ne reste plus que moi et le chien du berger. Iemlikha est parti sans parler de sa bête... (*appelant*) Katmir... Katmir... (*seul l'écho lui répond*) Il est peut-être mort lui aussi ; personne ne s'en est aperçu. Il ne pouvait d'ailleurs résister à la faim (*un instant de silence*). Lui aussi a vécu sa vie, et s'en est allé tout comme passe l'ombre d'un chien sur un mur... (*un temps de réflexion*) Non... Non... Marnoche ne voyait plus. Nous ne sommes pas un rêve... Non... C'est le temps plutôt qui est un rêve... Nous, nous sommes la réalité. Lui, est l'ombre qui passe ; nous, nous restons... Il est notre rêve. Nous rêvons le temps. Il est l'enfant de notre ima-

gination et de notre esprit. Il ne peut exister sans nous. Notre temps est une matière limitée... La chose qui a créé les mesures et les distances a aussi inventé le temps. N'avons-nous pas vécu trois cents ans en une seule nuit, et avons, ainsi, brisé cette dimension ? Oui, nous avons pu effacer le temps... oui, nous l'avons vaincu... Mais Prisca ? Qui me sépare d'elle alors ? Le temps ? Oui, nous l'avons effacé... mais voilà qu'il nous efface à son tour. Le temps se venge. Il nous pourchasse comme des fantômes effrayants, déclare ne pas nous connaître, puis nous condamne à l'exil loin de son empire... Dieu, de ce duel avec le temps, est-ce lui qui sortira vainqueur ?... (*Après un temps, fatigué*) Ah !... Je me suis fatigué... Je me suis fatigué à force de parler et de réfléchir... Je suis fatigué... de la vie... et du rêve... Ceci n'est pas la vie. C'est plutôt un rêve trouble et informe... que le temps embrouille encore plus et obscurcit. A moi la vérité claire et belle. Oui, la vérité ne peut être aussi confuse, ni aussi trouble... et il est impossible qu'il n'y ait pas de vérité... (*un temps*)... Je crois en Dieu... Je meurs croyant... et crois dans la Résurrection. Car j'ai... un cœur... qui aime... (*silence*).

(*Un temps. Prisca apparaît, suivie de Ghalias.*)

Prisca (s'arrêtant, émue) — *Ghalias*. Il m'a semblé entendre une voix ici...

Ghalias. — Impossible, Princesse. Comme vous voyez, ce ne sont que corps inanimés... un mois s'est écoulé sans qu'ils aient pris quelque nourriture.

Prisca. — Une voix, telle un râle, parle...

Ghalias. — C'est peut-être l'écho de nos pas dans la caverne...

Prisca. — *Ghalias*... Etes-vous prêt à faire ce que je vous ai dit ?

Ghalias. — Princesse. Je vous conjure de réfléchir...

Prisca. — Vos prières m'ont fatiguée, *Ghalias*. Je veux savoir, maintenant que le moment d'agir est venu, si je puis compter sur vous ?

Ghalias. — Vous savez bien, Princesse, que je suis toujours prêt à vous offrir mon humble existence...

Prisca. — Personne ne m'a vue en venant ici ?

Ghalias. — Personne, Princesse... mais...

Prisca. — Quoi ?

Ghalias. — Le roi... En ce moment, il s'apprête à sortir à la tête du cortège ; il vous demandera peut-être de l'accompagner... et c'est une cérémonie religieuse dont vous êtes l'inspiratrice ?

Prisca. — Non, c'est le peuple plutôt, qui veut fêter ses saints.

Ghalias. — Princesse, n'est-ce pas vous qui avez suggéré au roi de construire sur eux ce temple ?

Prisca. — Et après ?

Ghalias. — Le roi vous demandera peut-être aujourd'hui d'assister en sa compagnie à la fermeture de l'entrée de la caverne et à la pose de la première pierre ?

Prisca. — J'ai pris mes précautions... j'ai déjà donné comme excuse une légère indisposition. (*un silence profond.* — *On entend un râle.* — *Avec émotion*) *Ghalias...* Avez-vous entendu ?...

Ghalias. — Quoi... Princesse ?

Prisca. — Mon Dieu ! Ici... quelqu'un vit encore... (*elle hésite, puis fait un pas en avant*).

Ghalias. — Où allez-vous, Princesse ? Ne vous en allez pas...

Prisca. — Laissez-moi... laissez-moi... Michilinéa... (*elle s'élançe parmi les corps étendus*).

Michilinéa (d'une voix sourde) — Pris... ca...

Prisca (d'une joie folle) — Tu m'appelles. Tu vis. Tu vis encore ? Michilinéa... Michilinéa... Ne meurs pas... ne meurs pas ! *Ghalias*, vite... un peu d'eau... un peu de lait... de quoi manger... faites vite... Je vous en conjure... je vous en conjure... (*Ghalias sort précipitamment*).

Michilinéa (lentement et avec difficulté) — C'est... inutile...

Prisca. — Non, vis... vis pour moi... Ne meurs pas. Je t'aime...

Michilinéa. — Le... temps...

Prisca. — Le temps ? Rien ne me sépare de toi. Le cœur est plus fort que le temps.

Michilinéa. — Est-ce un second... rêve... heureux ?

Prisca. — Non, c'est la réalité. Une réalité immortelle, Michilinéa. Je suis Prisca. Que m'importe maintenant que je sois ELLE ou non ? Qui sait ? Je suis peut-être ELLE. Une pareille ressemblance n'est pas due au hasard, et notre rencontre n'est pas une simple coïnci-

dence... Tu as été ressuscité pour moi... et j'ai été ressuscitée pour toi... Notre résurrection n'est point chose ordinaire, ni commune... Lève-toi... vis... vis...

Michilinéa. — Quel bon... heur !

Prisca. — Prends courage, Michilinéa, prends courage...

Michilinéa (faisant des efforts) — Oui... je ne veux pas... Dieu ! Sauvez-moi ! Voilà le bonheur. Voilà... nous avons vaincu le temps... le cœur a vaincu... (*ses forces le trahissent*).

Prisca (lui prenant la tête entre ses bras, et la soulevant) — Oui... oui... le cœur a vaincu le temps. Lève-toi, Michilinéa. Du jour où je t'ai parlé pour la première fois, il me semble que je t'aimais depuis trois cents ans, et je t'aimerai des milliers d'années... Au nom de Dieu, lève-toi !... Prends courage... prends courage...

Michilinéa. — Dom... mage !

Prisca (se penchant sur son visage, et le regardant) — Il n'est plus temps ? Tu voudrais pleurer et tu ne le peux pas ? Soit ! Repose !... Tout n'est pas fini...

Michilina. — Pris... ca...

Prisca. — Dors, Michilinéa chéri... Tout ne finira pas.

Michilnéa. — Au... revoir...

Prisca. — Oui, au revoir... (*elle dépose délicatement sa tête sur le sol, et pleure en silence*).

Ghalias (entrant précipitamment) — Voici un bol de lait, que j'ai pris à l'un des maçons. (*Prisca ne répond pas*) Princesse ? Qu'avez-vous ? (*Prisca ne bouge pas ; le précepteur se tourne vers le cadavre*) Dieu ! trop tard.

Prisca (d'une voix entrecoupée de pleurs, à peine perceptible) — Oui...

Ghalias. — Princesse. Vous pleurez ? (*Prisca ne répond pas*) Vous êtes venue, Princesse, croyant le trouver mort depuis des semaines...

Prisca. — Que ne l'ai-je trouvé mort !...

Ghalias. — C'est fini. A quoi sert maintenant de pleurer et de s'attrister.

Prisca. — Ce n'est pas pour moi que je pleure. Ghalias. Vous savez bien que je n'ai pas voulu le revoir tant qu'il était en vie, et que c'est expressément que j'ai attendu un mois. Ne vous ai-je pas dit qu'il était

impossible que l'amour nous unisse dans ce monde... ou, du moins, dans ce siècle ?

Ghalias. — Pourquoi pleurez-vous alors, Princesse ?

Prisca. — Ah !... *Ghalias.* Si vous sentiez et compreniez... Misère ! Je pleure ce bonheur furtif qui a lui comme un éclair, puis s'est éteint... et ce spectacle douloureux et navrant : Michilinéa luttant contre la mort, s'agrippant à la vie, désespérément... et son âme s'envolant au moment où il croyait avoir atteint le bonheur ; puis, enfin, cet espoir du prochain revoir. Oui, au revoir, Michilinéa mon bien-aimé. Ici, cela est impossible, mais dans une autre époque... où il n'y aurait aucune barrière pour nous séparer...

Ghalias. — Dans une autre époque ?...

Prisca. — Oui... ou dans un autre monde...

Ghalias. — Vous avez raison... Vous avez raison, Princesse. J'admire votre foi...

Prisca. — Malheur à vous, *Ghalias*, si vous doutez...

Ghalias. — Loin de moi cette pensée, Altesse. Je suis croyant... croyant... mais...

Prisca. — Quoi ?

Ghalias. — Mais votre foi m'éblouit. Vous parlez comme qui serait certain de la justesse de ses paroles. Ou encore comme qui aurait vécu dans un autre monde. Non, Princesse, votre foi est au-dessus de ma compréhension... au-dessus de la compréhension du genre humain... Cela est peut-être dû à ce que vous et les saints...

Prisca. — Non, vous ne voulez donc pas comprendre ?

Ghalias. — Oui. Je comprends ce que vous voulez dire... mais...

Prisca. — Mais non. Vous ne comprenez, ni ne sentez, ni ne croyez rien.

Ghalias. — Je crois, Princesse... Je crois... Mais il se peut vraiment que je ne comprenne, ni ne sente...

Prisca. — A quoi cela servirait-il alors, malheureux ?

Ghalias. — Princesse, quel est-il, cet amour qui accomplit de pareils miracles, et qui se moque des siècles, qu'il survole...

Prisca. — Comme le papillon survole les fleurs...

Ghalias. — Oui... oui... quel est-il ?

Prisca. — C'est... c'est... vieillard.., Que vous dire ?
Et comment vous le décrire ?

Ghalias. — Il me semble, Princesse, que j'ai lu quelque chose s'y rapportant...

Prisca. — Si, au moins, vous aviez lu la légende d'Orashima, comme je l'ai lue, moi, il n'y a pas longtemps...

Ghalias. — La légende d'Orashima ? Y aurait-il quelque chose que je ne sache pas ?...

Prisca. — Vous ne savez jamais rien. Ne vous rappelez-vous pas que je vous ai demandé de me dire où se trouvait Orashima durant les quatre siècles, mais que vous n'avez pas su me répondre ? Ah !... Si vous m'en aviez fait le récit ce jour-là (*Un temps, puis elle continue comme si elle voyait la légende se dérouler devant elle*)... Là-bas... sur les bords d'Iosha s'étend la mer. Une mer bleue et calme par un jour d'été... Le jeune pêcheur Orashima est parti avec sa petite barque, et a jeté son filet. Mais il attend toute la journée sans capturer un seul poisson... Et vers le coucher du soleil, au moment du retour, qui s'annonce triste... triste et infructueux. Orashima voit une tortue se débattre dans son filet... Joie ! Joie immense !... Mais voilà qu'il se rappelle que la tortue est sacrée, qu'elle appartient au dieu de la mer, qu'elle est âgée d'un millier d'années, de plusieurs milliers d'années, dit-on, et que la tuer est un sacrilège. Il s'empresse de lui rendre la liberté, non sans avoir au préalable fait une prière passionnée à l'adresse des dieux. Plus rien ne vient après la tortue, et la chaleur et le silence s'étendent sur la mer ; le vent s'est arrêté. Orashima se laisse aller à un doux sommeil, pendant que la petite barque glisse à l'aventure sur les flots clapotants... Alors, tel un songe, une jeune femme aux cheveux noirs coulant sur ses épaules, sort de l'onde paisible, et, lentement, s'approche jusqu'à toucher la tête du dormeur, qui s'éveille. Elle dit : « Ne t'effraye pas. Mon père est le dieu de la mer, et il m'envoie vers toi pour te remercier de la bonté de ton cœur et te rendre grâce pour avoir rendu la vie à la tortue... Viens aussi avec moi au palais de mon père, qui se trouve dans l'île où l'été ne meurt jamais ; si tu le veux, je deviendrai ton épouse, et nous vivrons heureux éternellement... » Orashima n'en revient pas d'étonnement, et la beauté de la fille du dieu

de la mer le fascine. Il accède au désir formulé par une aussi belle jeune fille, et, quelques instants plus tard, les voilà partis ensemble sur la petite barque, qui vogue lentement vers l'île où l'été ne meurt jamais... Ils arrivent. Un spectacle éblouissant s'offre aux yeux du jeune homme : ce ne sont que palais incrustés de perles et d'émeraudes, que riches lambris. Tout y est d'une beauté inimaginable. L'on donne des festins en leur honneur, et les habitants de la mer comblent Orashima de présents... Puis c'est le mariage, qui dure un an. Un bonheur indicible imprègne le cœur du jeune pêcheur. Trois merveilleuses années s'écoulent dans un enchantement continu... Puis, Orashima éprouve le désir de revoir ses parents. Il se souvient de sa maison et d'Iosha sa ville natale... Il supplie sa femme de le laisser partir et de s'absenter un seul jour pour revoir ceux qu'il a laissés, quitte à revenir ensuite pour ne plus s'éloigner d'elle. Alors sa femme pleure un instant en silence, puis elle lui dit : « Puisque tu veux partir, pars... mais je crains qu'après ton départ, nous ne puissions plus nous revoir... cependant, je te donnerai une petite boîte qui t'aidera à me retrouver, mais à condition de tenir la promesse que tu vas me faire : cette boîte, tu ne l'ouvriras jamais... jamais... et pour n'importe quelle cause que ce soit, sinon tu ne pourras plus me revoir ». Orashima promet tout ce qu'elle veut, et, les adieux faits, la quitte et se met en route, laissant derrière lui l'île où l'été ne meurt jamais s'estomper comme dans les fumées d'un rêve... Il arrive à son pays, où il s'étonne de ce qu'il voit : Tout a changé ; les recherches qu'il fait et les efforts qu'il dépense pour retrouver la maison paternelle et reconnaître l'un de ces visages inconnus demeurent vains. Dieu, que le regard de ces gens est étrange ! Il s'approche d'un vieillard, pour lui demander des renseignements au sujet de ses parents Mais à peine a-t-il questionné, que l'autre s'écrit : « D'où venez-vous, et de quel pays êtes-vous pour ignorer la légende d'Orashima ? Orashima est parti pour la pêche, depuis quatre cents ans, et il n'est jamais revenu. Si vous visitez le cimetière, vous trouverez une tombe que l'on a bâtie en souvenir de lui, et que le temps a rongée. « Le jeune homme poursuit son chemin, l'incrédulité et le doute se partageant son esprit. Il croit vivre dans un rêve ou l'objet

d'un maléfice... Qu'est-ce que cela veut dire?... Et il se souvient de la boîte qu'il transporte avec lui... Saurait-elle le secret de son aventure? Lui dirait-elle pourquoi ces quatre cents ans se sont écoulés comme trois années? Mais s'étant souvenu en même temps de la promesse qu'il a faite à sa femme, la fille du dieu de la mer, il hésite un instant. Puis de nouveau, le doute se faisant en lui de plus en plus fort, et la curiosité aidant... Qui sait quelle magie elle contient? Serait-il, lui ensorcelé?... Ou bien aurait-il perdu la raison? Quel est donc ce secret? Comment est-il?... Et il ouvre la boîte...

Ghalias — Que trouve-t-il?...

Prisca. — Rien. Il n'y trouve qu'un peu de fumée blanche et froide, qui s'échappe de la boîte à peine ouverte, et s'élève lentement dans l'air comme un léger nuage, lequel prend la direction sud de la mer silencieuse.

Ghalias. — C'est là tout?...

Prisca. — C'est tout. C'est alors qu'Orashima comprend qu'il a brisé son bonheur de ses propres mains, et qu'il ne pourra plus, plus jamais, retourner auprès de celle qu'il aime, la fille du roi de la mer...

Ghalias. — Et après?

Prisca. — Ensuite... Il sent subitement qu'un changement s'opère en lui... Voilà que sang se refroidit dans ses veines, que ses dents tombent, que ses cheveux deviennent blancs comme neige, que ses membres tremblent, que sa peau se recornit et que sa force l'abandonne... Vieillard! En un instant, il devient un vieillard, traînant sous le poids de quatre cents ans... et il se rend sur les bords silencieux de la mer, où il attend la mort... (*silence profond*).

Ghalias (après réflexion) — C'était donc ce nuage de fumée blanche qui le préservait des injures du temps.

Prisca. — Oui...

Ghalias. — Mais cette légende ne me montre pas comment l'amour survole au-dessus du temps comme le papillon vole au-dessus des fleurs?...

Prisca. — Vous ne verrez jamais cela dans cette vie...

(*On entend comme un tumulte venant du dehors, ainsi que des clairons qui sonnent*).

Prisca. — Ecoutez, Ghalias... Ecoutez... Ils viennent...

Ghalias (prêtant l'oreille) — Oui... C'est le cortège du roi, Princesse. Je crains que Sa Majesté n'entre pour un dernier adieu, avant la fermeture de la caverne...

Prisca. — Dans ce cas... que faire ?

Ghalias (désignant l'une des encoignures de la caverne) — Cachez-vous, Princesse, dans l'une de ces encoignures.

Prisca. — C'est... c'est cela...

Ghalias. — Je vais recevoir le roi pour que mon retard ne lui donne pas de soupçons.

Prisca. — Oui... Allez...

Ghalias. — Et si le roi entre, je le devancerai et parlerai à haute voix pour vous donner l'éveil...

(Il sort précipitamment, tandis que le tumulte approche).

Prisca (seule, se penchant sur Michilinéa) — Michilinéa... Tu n'as pas failli à ta promesse... pas plus que tu n'as ouvert une boîte dont l'ouverture t'était défendue, et le doute n'a pas réussi à vaincre ton amour et le réduire en fumée. Mériterais-tu d'être séparé à jamais de celle que tu aimes ?...

Un silence, puis un temps de méditation... On entend le brouhaha s'approcher de la porte).

Ghalias (s'écriant de la porte) — C'est ici, Sire, que reposent les saints.

(Prisca se lève rapidement et se cache... Le roi entre suivi de Ghalias, du pêcheur, de prêtres, de sbires et des gens de la cour).

Le Roi (reculant un peu devant les cadavres, se signant et s'adressant à un prêtre âgé) — Mon père.

Le prêtre (s'avançant) — Majesté...

Le Roi. — Ne pensez-vous pas qu'il faudrait mettre leur dépouille sacrée dans de précieux cercueils ?

Le prêtre. — Non, Sire. Laissons-les tels qu'ils sont, car il faut faire une différence entre les élus du Seigneur,

qui s'élèvent au ciel, et le commun des mortels, qui demeurent sur la terre. Ils n'ont pas besoin de cerceuls, car bientôt ils s'élèveront...

Le Roi. — Est-il sage de les laisser ainsi ?

Le prêtre. — Puisque nous fermerons la caverne sur eux, c'est comme s'ils étaient dans un tombeau...

Le pêcheur (s'avancant) — Sire, Me permettez-vous, Sire ?...

Le Roi. — Parle, pêcheur...

Le pêcheur. — Il ne faudrait pas fermer la caverne sur eux.

Le Roi. — Pourquoi ?

Le pêcheur. — Ils ne sont pas morts, Sire...

Le Roi. — Que dis-tu ?

Le pêcheur. — Ils dorment d'un profond sommeil, comme la première fois... Et ils se réveilleront après des années.

Un autre prêtre (s'avancant) — Oui, Sire. Ils sont endormis, et ils se réveilleront.

Le pêcheur. — Et si nous fermons la caverne sur eux, comment sortiront-ils, Sire ?

Le Roi. — Etrange ! Dorment-ils en ce moment ?...

Le premier prêtre. — Non... Sire. Ils sont morts vraiment, et ils s'élèveront au ciel...

Ghalias. — Oui, Sire... Ils sont morts vraiment, et ils s'élèveront au ciel...

Le Roi. — Qui de vous deux a raison ?..

Le pêcheur. — Sire. Dans l'un ou l'autre cas, nul besoin est de fermer la caverne, ne serait-ce que par précaution...

Ghalias. — Comment ? Les laisserons-nous ainsi en butte à la flétrissure des sacrilèges, et surtout maintenant que tout le monde connaît leur refuge ?

Le Roi. — Et s'ils se réveillent, Ghalias, et trouvent la porte murée ?

Ghalias. — Alors, Sire... Alors... Sire, j'ai une idée.

Le Roi. — Quelle est-elle ?

Ghalias. — Nous leur laisserons des pioches à l'intérieur de la caverne... ici... près de l'entrée, puis nous boucherons. S'ils ressuscitent et désirent sortir, ils n'auront qu'à donner quelques coups de pioche...

Le Roi. — L'idée n'est pas mauvaise...

Ghalias. — Qu'on apporte trois pioches... Vite... (Une

personne du palais sort, et revient avec les pioches) Mettez-les ici près de la porte...

Le Roi (désignant les prêtres) — Et maintenant, avancez, mes Pères... Récitez le De Profundis... Nous sortirons ensuite, puis les clairons et les tambours annonceront la fermeture de la caverne sainte... Ghalias ! Et toi Ghalias, fais crier au peuple que la Princesse a été empêchée de venir par une indisposition... (*Les prêtres, et derrière eux le roi et les gens de la cour, récitent la prière des morts, puis tout le monde se retire — Prisca apparaît dès que la place se vide*).

Ghalias (revenant rapidement et avec précaution) — Je me suis échappé à leur insu pour venir vous retrouver. L'instant est court... et bientôt les clairons et les tambours se feront entendre annonçant la fermeture de la caverne. Faites-moi savoir vite, Princesse, quels sont vos ordres ?

Prisca. — Je ne désire rien de plus, Ghalias... Je vous remercie... Partez...

Ghalias. — N'ai-je pas exécuté tous vos désirs Princesse ?

Prisca. — Je reconnais votre fidélité, Ghalias, et la bonté de votre cœur. Pardonnez-moi, Ghalias si, à cause de moi, mon père vous fait du mal. Vous avez dit que vous êtes prêt à mourir pour moi. Le roi vous questionnera à mon sujet, et vous accusera de m'avoir obéi... peut-être aussi vous jugera-t-il et vous tuera...

Ghalias. — Cela m'importe peu, Princesse. Le restant de ma vie est à votre service... mais...

Prisca. — Quoi ?

Ghalias. — Je crains les cris de ma conscience bien plus que les tortures du roi. Et Dieu est témoin combien je vous ai conjuré de renoncer à votre décision... et combien j'ai essayé de vous convaincre...

Prisca. — Ne craignez rien, Ghalias ; vous n'êtes pas coupable. Cela doit être ainsi... C'est fatal...

Ghalias. — Oui... et vous avez rêvé une fois que vous étiez enterrée vivante...

Prisca. — Le rêve est vrai...

Ghalias. — Les paroles du devin aussi sont vraies. Vous êtes une sainte, Princesse. Oui, vous êtes une sainte... parmi des saints... Et c'est ma seule consolation... (*il entend le son des tambours*) Les tambours battent...

Il faut que je sorte... Adieu, Princesse ! Adieu ! Si vous ne m'aviez chargé de calmer le roi, de le distraire et de le convaincre, je serais resté pour mourir avec vous...

Prisca. — Une autre mission encore, Ghalias. Si jamais tu enseignes aux gens mon histoire, mentionne ce dont je t'ai chargé...

Ghalias (en sortant) — Que vous êtes une sainte...

Prisca. — Non... Non... délicieux enfant..., Ce n'est pas cela dont je t'ai chargé...

Ghalias. — Que vous êtes une femme qui a aimé...

Prisca. — Oui... et cela suffit.

(Ghalias sort, et la caverne se ferme sur Prisca et sur les morts).

TEWFIK EL HAKIM.

LES EPHEMERIDES DE LA GUERRE

L'échec des corsaires

Le sixième mois de la guerre se termine sans que les positions des belligérants aient pour ainsi dire varié. La guerre contre l'Allemagne s'est réduite pendant cette demi année à une lutte sur mer : la marine allemande tentant de troubler le commerce maritime de ses adversaires et ceux-ci établissant un blocus étroit sur le commerce allemand.

Un problème capital se posait en effet à la France et à la Grande-Bretagne : maintenir des liaisons permanentes avec leurs territoires d'outre-mer, comme avec les démocraties américaines, car les uns et les autres devaient fournir des armes, les matières premières et les hommes sans lesquels la guerre ne pouvait être que difficilement poursuivie.

En quelques heures les mers furent nettoyées. La flotte marchande allemande se réfugia dans les ports neutres. La flotte de guerre ne tenta même pas de disputer à l'adversaire les routes de l'océan. Cependant il restait à redouter après ce coup initial une vigoureuse contre-offensive des Allemands et la reprise de la lutte qui avait pendant si longtemps fait balancer les chances des deux parties pendant l'autre guerre : la bataille des corsaires et celle des sous-marins.

On s'attendait à une action immédiate de la part de l'amirauté allemande et les marins de France et d'Angleterre étaient préparés au pire. Ils n'avaient pas ou-

blié les heures terribles de 1914 et 1915 pendant lesquelles les croiseurs allemands lancés à travers les mers tombaient à l'improviste sur les cargos, les voiliers, les paquebots naviguant dans les mers les plus lointaines et les envoyaient par le fond après avoir capturé les équipages.

Les noms de *Karlsruhe*, du *Kronprinz Wilhelm*, du *Prinz Eitel Friedrich*, du *Moewe*, de *l'Emden*, du *Wolf* et de tant d'autres restent dans les annales de la guerre maritime comme des souvenirs épiques d'une forme de guerre que l'on croyait à jamais disparue avec le navire à voiles.

Tous ces bateaux allemands avaient pendant des mois, par leur seule présence, et quelquefois par la simple possibilité de leur présence, troublé le trafic des mers, terrorisé les neutres, élevé le taux des assurances, fait disparaître le fret et semé la perturbation dans le ravitaillement du front.

A cause d'eux, l'Argentine et le Brésil manquaient de charbon, l'armée française manquait de cuir et de viande, et les minerais les plus précieux s'en allaient au fond de l'eau alors que les usines d'Europe les attendaient pour fondre des canons ou la cuirasse des croiseurs.

On pouvait donc aussitôt les hostilités ouvertes s'attendant à une offensive générale des croiseurs allemands lancés en ordre dispersé sur toutes les mers. Ils auraient pu couler tout le tonnage passant à portée de leurs canons quitte à disparaître immédiatement après une *razia*, emportant avec eux tous les témoins du drame.

Or, cette manœuvre simple et efficace, celle qui fut un des succès allemands de la dernière guerre et à laquelle tous les historiens de la guerre ont rendu hommage, l'Allemagne de Hitler n'a pas osé la recommencer.

Ses amiraux avaient pourtant tout préparé pour cette forme particulière de la guerre navale. Se souvenant des enseignements de la croisière de *l'Emden*, ils avaient conçu des navires supérieurement armés, supérieurement équipés mais qui étaient beaucoup plus faits pour la chasse aux bâtiments de commerce que pour la bataille rangée contre une escadre ennemie. Les croiseurs de poche étaient des corsaires-nés. Ils devaient écumer l'Océan. On s'attendait donc à trouver dans l'Atlantique et le Pacifique, dans la Mer du Nord et l'Océan Indien au

moins cinq croiseurs allemands dès le début de la guerre. On n'en vit qu'un seul.

En réalité, ils furent deux mais on ne peut tenir compte de l'éphémère carrière du *Deutschland*. Elle ne fut marquée que par l'exécution du paquebot armé *Rawalpindi* rencontré au large de l'Islande qui lutta jusqu'au bout et sans aucun espoir contre un adversaire puissamment armé. Le *Deutschland* regagna les eaux allemandes non sans avoir été salué à l'embouchure de la Jade par les torpilles d'un sous-marin qui durent lui faire beaucoup de mal puisque son nom est provisoirement rayé de la liste navale allemande et sera donné à un nouveau croiseur en voie d'achèvement.

Le seul corsaire qui ait repris la trace des pirates de l'autre guerre fut le *Graf Spee*. Pendant huit semaines il « travailla » entre l'Afrique et l'Amérique du Sud et ne coula pas moins de dix navires marchands.

On sait comment il se trouva un jour serré à la côte américaine par trois petits croiseurs anglais, l'*Ajax*, l'*Exeter* et l'*Achilles* et comment après un combat digne des Nelson ou des Drake, les marins d'Angleterre eurent le dessus, et contraignirent leur puissant adversaire à se réfugier à Montévidéo.

Le monde entier suivit avec stupéfaction les dernières péripéties du drame. Le Capitaine du *Graf Spee* ne sachant que faire téléphonant à Hitler lui-même, puis coulant son navire dans la Plata, sous les yeux de milliers de témoins et de ses adversaires. Le lendemain le capitaine Langdorff, commandant du *Graf Spee* se suicidait et son geste constituait un blâme sanglant pour les chefs nazis qui avaient déshonoré la marine allemande. Les 300 marins britanniques capturés par le *Graf Spee* étaient détenus sur un ravitailleur, l'*Altmark*. Ils furent délivrés par un destroyer, le *Cossack*, dans un fjord norvégien, au cours d'un audacieux engagement.

La guerre des corsaires après six mois d'hostilités s'arrête là. A l'actif de la marine allemande, elle laisse une douzaine de cargos envoyés par le fond. C'est peu. Mais il faut tenir compte de la difficulté particulière dans laquelle se trouve placée la marine de guerre allemande, difficultés que ne connaissaient pas au même degré les navires corsaires de 1914.

D'abord, au début de l'autre guerre, les campagnes

des corsaires étaient à l'avance minutieusement préparées. Un prodigieux réseau secret couvrait le globe. Des bases de ravitaillement étaient organisées dans les ports les plus différents. Des baies peu fréquentées tenaient à la disposition d'un visiteur possible des munitions, du charbon, des vivres, etc. Bien mieux, les hydrographes de la marine allemande connaissaient sur toutes les côtes et dans les archipels les plus désolés les coins inconnus de tout le monde où loin des routes de la navigation les corsaires pouvaient s'abriter, démonter leurs machines, nettoyer leurs chaudières, radouber leurs coques, piller leurs prises, sans courir le risque d'être dérangés.

Ainsi pendant des semaines le *Dresden* put jouer à cache-cache avec les navires lancés à sa poursuite dans les chenaux de la Terre-de-Feu : la carte anglaise indiquait la terre ferme là où le corsaire évoluait facilement entre des montagnes boisées ; ainsi les Allemands avaient choisi l'Île-de-Pâques, Mas-à-Fuera, la Trinidad, îles désertes ou éloignées des routes de la navigation, comme points de refuge pour leurs navires entre deux expéditions. Certaines de ces bases secrètes ne furent connues que longtemps après la disparition du dernier pirate, mais elles furent toutes connues et comme on le pense, dès le début de cette guerre elles furent bien surveillées.

Or, un corsaire ne peut tenir la mer et poursuivre utilement sa campagne que s'il peut de temps à autre souffler un peu, disparaître pour ainsi dire, et aussi se ravitailler. Privés de bases secrètes, les corsaires allemands de cette guerre manquèrent aussi de navires auxiliaires. Ne pouvant sous peine de se trahir paraître dans un port neutre, ils leur fallait recevoir du mazout de pétroliers placés à des rendez-vous convenus sur leur route. Dans l'autre guerre, les bâtiments de guerre ne se déplaçaient guère sans avoir au préalable ordonné leur ravitaillement en charbon, dans celle qui se déroule maintenant les ravitailleurs apportent du pétrole. Le résultat est le même car un croiseur sous peine de rester en panne sur l'eau comme une vulgaire automobile sur la route, doit régulièrement garnir ses soutes.

Sur ce point, la préparation navale allemande était loin de valoir les minutieuses précautions de l'Amirauté de Guillaume II. L'Allemagne manquait de pétroliers.

Les Alliés d'ailleurs surveillaient de près tous les bateaux qui auraient pu quitter les ports neutres pour un rendez-vous clandestin avec un corsaire ennemi. D'autre part, les leçons chèrement payées autrefois indiquaient que le premier moment de trouble succédant à l'ouverture des hostilités passé, l'organisation du système de convois suffisait à réduire au minimum la menace des corsaires. On s'empressa donc de grouper les navires marchands et de les envoyer en groupe vers leur destination sous la protection de puissantes unités. Toute attaque contre un convoi aurait signifié pour l'ennemi bataille à forces au moins égales. L'ennemi se proposant de détruire le plus de tonnage possible ne voulut pas relever le gant et risquer en combat ouvert, le tout pour le tout.

Aussi est-ce à une autre forme de guerre que l'Amirauté allemande eut recours. Désespérant des corsaires, elle lança ses sous-marins.

Là encore, les conditions qui firent il y a un quart de siècle le succès de l'arme sous-marine étaient bien changées. L'offensive sous-marine malgré les pertes sérieuses qu'elle occasionna, fut enrayée après trois mois de lutte.

L'offensive des sous-marins, des mines et des avions

A l'ouverture des hostilités l'Allemagne bénéficia de l'effet de surprise. Un grand nombre de bateaux neutres ou appartenant aux nations alliées se trouvaient dispersés sur toutes les mers. Maîtresse de son heure, l'Allemagne avait eu tout le loisir de disposer ses sous-marins sur les grandes routes maritimes qui convergeaient sur l'Angleterre.

Les bâtiments de commerce étaient des proies d'autant plus vulnérables qu'elles étaient isolées et sans armement. Cependant, pendant les premières semaines des hostilités l'Allemagne concentrant tous ses efforts sur les navires britanniques, les pertes des neutres furent relativement légères. Les pertes anglaises pendant le

mois de septembre représentèrent 80 o/o du tonnage coulé.

Le premier moment de surprise passé la réaction des Alliés fut foudroyante. La chasse aux sous-marins fut organisée avec des moyens infiniment supérieurs à ceux dont on disposait en 1917 et même à la fin de 1918 et l'on se souvient du «nettoyage» rapide opéré pendant les derniers mois de la guerre par les navires munis d'écouteurs, de grenades de profondeur, de torpilles remorquées et même par les simples bâtiments de commerce ou de pêche équipés de canons à tir rapide.

D'autre part, on organisa les convois. Et les effets de ces mesures apparurent immédiatement dans les statistiques des pertes. Du 3 au 9 Septembre, onze navires sont coulés par les sous-marins allemands, du 17 au 23 ils ne sont plus que sept et du 24 au 30 ils sont seulement trois.

En revanche, les sous-marins tombent l'un après l'autre sous les coups de la défense alliée. Au 30 septembre, trente-deux sous-marins sont mis hors de combat d'une façon indubitable. M. Churchill peut annoncer aux Communes peu de temps après, dans un discours mordant, que dès ce début de la guerre *l'Allemagne a perdu plus du tiers de sa flotte sous-marine.*

C'est alors que l'Allemagne prise de court et sentant que l'attaque sur mer va échouer se décide à brusquer les choses. Elle sort l'arme secrète à laquelle Hitler faisait allusion devant le Reichstag et dont elle n'aurait voulu probablement ne faire usage que beaucoup plus tard lorsqu'elle lui aurait donné une puissance suffisante pour en tirer des effets vraiment foudroyants.

En violation de toutes les conventions internationales sur la guerre maritime, elle fait mouiller par des sous-marins et par des avions des mines magnétiques autour des côtes anglaises.

Ces engins ne sont plus fixés au fond et retenus par un orin plus ou moins long. Ce sont d'énormes boules bourrées d'explosifs qui viennent se coller aux parois du navire par attraction magnétique. Ce même magnétisme détermine la mise à feu. Le paquebot hollandais *Simon Bolivar* fut dans la soirée du 18 novembre la première victime de ce forfait. Il souleva dans le monde une vague d'indignation.

Les Alliés répondent aux mines magnétiques sans

perdre une journée. Les bombardiers de la Royal Air Force se chargent de rendre intenable les repaires des hydravions mouilleurs de mines, et les dragueurs munis d'appareils perfectionnés ramassent les mines magnétiques comme ils ramassaient auparavant les mines ordinaires.

Surtout le blocus de représailles devient encore plus serré. La France et l'Angleterre décident de considérer comme contrebande toutes marchandises provenant d'Allemagne sous n'importe quel pavillon et pour n'importe quelle destination.

Avec la fin de l'année, désespérant d'obtenir un résultat avec les sous-marins, certaine d'échouer dans la lutte des corsaires, n'ayant plus ou presque plus de mines magnétiques à poser utilement, l'Allemagne inaugure une nouvelle méthode de guerre au commerce maritime : l'attaque des navires marchands par les avions.

On a pu tout d'abord se demander quel était le but de cette manœuvre qui paraissait à l'origine dirigée exclusivement contre les chalutiers. Maintenant qu'elle s'est élargie, il ne paraît pas douteux que l'Allemagne y recourt parce qu'elle sent baisser l'efficacité de l'offensive des mines, tout comme elle avait fait entrer les mines en jeu lorsque l'offensive des sous-marins avait été compromise.

Ce qui est certain c'est que cette offensive des avions germaniques contre les bâtiments de mer, ce qui est le cas de la presque totalité des bateaux attaqués, n'a fait que confirmer le peu d'efficacité des attaques aériennes contre des navires. Cependant, cette offensive a rendu odieuse la cruauté des aviateurs allemands. Si l'avion ne paraît pas de nature à faire pencher la balance d'une façon décisive dans la guerre navale, il faut bien dire que cette guerre n'a pas fourni jusqu'à maintenant de spectacle plus odieux que celui des avions mitraillant des marins réfugiés dans les canots de sauvetage ou fusillant impitoyablement des pêcheurs sans défense dans leurs barques.

L'aviation allemande s'est même rendue coupable d'un acte de sauvagerie encore plus révoltant en s'attaquant aux gardiens des bateaux phares qui avaient été pendant la dernière guerre respectés par tous les belligérants dont ils assuraient en somme la sécurité.

Les raisons d'un échec

Dans son ensemble la guerre sur mer réduite par la volonté des Allemands à une guerre au commerce maritime allié a été un insuccès.

Les pertes infligées aux marines alliées et encore plus aux marines neutres ont été certes très rudes, mais elles ne représentent qu'une faible proportion de celles que leur avait occasionnée la guerre sous-marine à outrance du printemps de 1917.

Elles n'ont pas entamé d'une manière appréciable leur puissance de transport puisque l'emploi conjugué des sous-marins, des mines et des corsaires n'a empêché ni le ravitaillement régulier des Alliés, ni le débarquement en France du Corps Expéditionnaire Britannique, ni le transport vers les fronts des contingents canadiens, australiens et hindous.

Quelles sont les raisons de cet échec ? Dès maintenant on peut en apercevoir quelques uns et le déroulement de la guerre se chargera peut-être d'en découvrir d'autres. En premier lieu l'Allemagne a commencé la guerre au commerce maritime avec un nombre de sous-marins infiniment moins élevé qu'en 1917 : elle devait en posséder 70 environ en septembre 1939, elle en avait au moins 111 en février 1917, certains disent même 144.

C'est déjà un premier handicap. Le sous-marin est un instrument délicat qui demande de fréquentes revisions. Pour un submersible en service, on en compte normalement deux en réparation. L'Allemagne n'avait déjà pu observer cette règle d'expérience à la fin de la dernière guerre alors qu'elle disposait encore de 120 sous-marins. Dès le début du conflit, elle a dû réduire au minimum la durée du repos et des revisions et imposer aussi bien au matériel qu'au personnel de sa flotte sous-marine un surmenage nuisible à leur rendement.

En second lieu les destructions ont été extrêmement rapides. L'Allemagne avoue la perte de 35 sous-marins. Le tableau de chasse des Alliés s'élève actuellement à la cinquantaine. Mais même en acceptant pour exact le chiffre donné par Berlin, il représenterait en quatre mois de guerre un déchet de 50 o o environ de l'effectif en service au début des hostilités. Or, de février à Mai 1917, L'Alle-

magne n'avait perdu que 17 sous-marins et au mois d'Août de la même année, sept mois après le déclenchement de la guerre sous-marine sans restriction, ses pertes ne s'élevaient encore qu'à 31 submersibles.

En troisième lieu, l'Allemagne manque de bases. En 1917 elle en possédait cinq que ses succès terrestres ou ses alliances lui avaient assurées. C'étaient celles de la Mer du Nord, des Flandres, de l'Adriatique, de Constantinople et de la Baltique. A l'heure actuelle, elle n'en possède qu'une celle de la Mer du Nord, d'où pour les flottes alliées une facilité de surveillance plus grande et pour les sous-marins allemands obligés de faire un très long trajet avant d'arriver sur les lieux de «pêche» une réduction appréciable du temps utile passé à la mer.

Le sous-marin n'est pas seulement un engin délicat, malgré tous les progrès accomplis depuis la dernière guerre, il reste un engin très lent. En surface, les plus rapides se meuvent entre 17 et 20 nœuds ; en plongée, la vitesse théorique est de 10 nœuds et quelquefois bien inférieure encore. Pour avoir une idée de l'importance que présenterait pour l'Allemagne la possession d'une base proche du Pas-de-Calais, il suffit de se souvenir que la flotille des Flandres, postée après la conquête de la Belgique à Ostende et à Zeebrugge, se flatte d'avoir détruit à elle seule 2500 navires et 4 millions et demi de tonnes soit le tiers du tonnage coulé par l'Allemagne dans toutes les mers du globe de 1914 à 1918.

Enfin, déjà dans la guerre actuelle par le manque de bases et les destructions massives, le champ d'action des sous-marins allemands se trouve encore rétréci du fait que l'Allemagne a constitué sa flotte sous-marine de petites unités à l'inverse de ce qu'elle avait fait pendant la dernière guerre. Elle a privé ainsi ses submersibles de la faculté d'exécuter des séjours en mer de longue durée et les a condamnés à opérer pour la plupart au voisinage des côtes anglaises, zone où les proies sont assurément plus abondantes, mais où la surveillance est aussi plus facile et plus rigoureuse.

En fait la limite extrême du théâtre ordinaire des opérations des sous-marins allemands ne paraît pas jusqu'à présent avoir dépassé dans l'Ouest 300 milles au large de l'Irlande, et dans le Sud les parages du Golfe de Gascogne.

Mais par dessus tout l'insuccès de la guerre aux commerces maritimes résulte de l'application immédiate et simultanée de divers moyens offensifs et défensifs que les Alliés avaient mis au point pendant la dernière guerre et perfectionnés avec une inlassable patience pendant un quart de siècle.

Ainsi donc sur l'unique front choisi par les Allemands eux-mêmes comme théâtre des hostilités actives contre la France et la Grande-Bretagne, le Reich enregistre un insuccès sans appel. C'est sur cette perspective satisfaisante que se termine le premier semestre de guerre.

Il ne reste plus qu'à attendre la fameuse surprise du printemps prochain promise par Hitler et par ses comparses à l'Allemagne inquiète.

Les Alliés l'attendent de pied ferme.

LES LIVRES

Sur la Comtesse de Noailles

Les Universités se montrent aujourd'hui assez libérales — parfois trop. Fini le temps des sévères leçons quand le professeur se faisait un point d'honneur de ne connaître que les classiques. Seul un auteur mort depuis longtemps était digne d'être offert à l'admiration des élèves. Cela n'allait pas sans quelque ennui, car on sait que les classiques on ne les aime vraiment que lorsque l'âge est venu et, avec lui, le sentiment du relatif et la mélancolique obsession de l'écoulement des choses. Aujourd'hui les maîtres de l'Université sont plus accueillants et pousse la coquetterie à sacrifier sur les autels du modernisme même le plus imprévu. Dans leurs cours publics il est plus souvent parlé de talents encore discutables que de gloires consacrées. Ne nous en plaignons pas. L'Université marche avec son temps, et le vent du siècle a touché les plus vieilles institutions.

Mme Dorrya Fahmy vient donc le nous parler de la Comtesse de Noailles et elle l'a fait avec un fervent amour et une touchante exaltation. Nous l'écoutions, attentifs, bercés par la musique des éloges sans réserve. Certes, la Comtesse de Noailles dont les derniers vers furent consacrés précisément à l'épopée de 1914-1918, fut un bel écrivain et un grand poète. Elle eut la destinée la plus curieuse, la plus enviable et la plus enviée. Une destinée dont la trajectoire traça dans le firmament des lettres une flèche lumineuse.

Tout de suite, cette étrangère venue du sud-est de l'Europe, princesse de Brancovan, conquiert Paris, lorsque jeune fille, précieuse et fine beauté, elle se révéla poète aux environs de 1900. Deux volumes de vers : *Le Cœur innombrable* et *l'Ombre des jours*, lui apportèrent la gloire. Il y eut sans doute dans l'admiration pour sa lyre naissante une touchante furie et quelques excès, mais la Comtesse de Noailles, muse réellement inspirée, ne fut pas étouffée par le concert des adulations. Ses premiers vers comme ceux qui suivirent dans *L'Ombre des Jours*, *les Vivants et les Morts* et *Les Forces Eternelles*, avaient un charme réel, profond, singulier. Poésie essentiellement simple en son fond mais d'une expression ardente et dont la forme avait quelque chose, surtout au début, de naïvement tourmenté. Peu d'idées — la poésie s'en passe facilement — mais que de sentiments et que de sensations ! On n'y rencontrait aucune des perversités élégantes ou des dépravations suggestives assez à la mode vers 1900 ; c'était en somme une poésie familière et éloquente, l'éternel hymne à la nature chanté par une femme qui spontanément matérialisait toutes ses impressions. Poésie familière et extraordinairement concrète, mais poésie saine car elle se réclame de traditions immuables, qui ont leur origine dans la nature.

Cybèle fut la muse la plus souvent évoquée par la Comtesse de Noailles, et c'est pourquoi cette poésie saine fut à la fois, malgré d'élégantes mélancolies et de fines tristesses, une poésie joyeuse, pleine d'élan passionnés et de candides emportements. Plus tard, quand sa jeunesse s'effeuilla au fil des jours, elle ressentit une certaine inquiétude, moins intellectuelle encore que sentimentale, et elle eut pour la mort et le passage de la vie, des pages d'une beauté frémissante et des cris admirables.

Elle fut essentiellement le poète de la vie. Les réalités qui s'offraient à elle lui paraissaient bonnes. Elle les aimait. Sa force fière et jeune pressait sur son sein l'univers et ses éléments. Elle avait dans les yeux un éclat humide et des sons harmonieux tombaient précieusement de ses lèvres avides. Cet amour des belles choses elle l'exprimait avec un choix restreint de mots, mais si clairs et si précis qu'ils créaient une harmonie courte et intense qui touchaient, blessait devrais-je dire, d'un trait exact.

Rappelez-vous ces tendres strophes d'une si émouvante sensualité :

*Nature au cœur profond sur qui les cieux reposent,
Nul n'aura comme moi si chaudement aimé
La lumière des jours et la douceur des choses,
L'eau luisante et la terre où la vie a germé.*

*La forêt, les étangs et les plaines fécondes
Ont plus touché mes yeux que les regards humains.
Je me suis appuyée à la beauté du monde
Et j'ai tenu l'odeur des saisons dans mes mains.*

*J'ai porté vos soleils ainsi qu'une couronne
Sur mon front plein d'orgueil et de simplicité,
Mes yeux ont égalé les travaux de l'automne
Et j'ai pleuré d'amour aux bras de vos étés.*

*Je suis venue à vous sans peur et sans prudence
Vous donnant ma raison pour le bien et le mal,
Ayant pour toute joie et toute connaissance
Votre âme impétueuse aux ruses d'animal.*

*Comme une fleur ouverte où logent des abeilles
Ma vie a répandu des parfums et des chants,
Et mon cœur matineux est comme une corbeille
Qui vous offre du lierre et des rameaux penchants.*

*Soumise ainsi que l'onde où l'arbête se reflète
J'ai connu les désirs qui brûlent dans vos soirs
Et qui font naître au cœur des hommes et des bêtes
La belle impatience et le divin vouloir.*

*Je vous tiens toute vive entre mes bras, Nature,
Ah! faut-il que mes yeux s'emplissent d'ombre un jour
Et que j'aïlle au pays sans vent et sans verdure
Que ne visitent pas la lumière et l'amour.*

Il y a dans ce poème qui sert d'introduction à son premier recueil toute la rudimentaire et séduisante philosophie d'une âme résolument païenne. Fièvre et profonde allégresse, amour indestructible de la vie, orgueil vif et délicat, et aussi noblesse et gravité imprévues ! C'est que la joie, a dit à peu près Mecislas Golberg, n'est pas précisément faite de galeté, de rires ou de larmes.

Elle est le sentiment que ce qui est : larme ou rire, plaisir ou douleur, est utile à la vie. Elle est la satisfaction devant les nécessités auxquelles l'être se soumet.

Dans les chants de sa jeunesse comme dans ceux de sa maturité, ce que nous aimons, c'est la musique des mots, les vers nerveux et doux, les rêveries longues, insinuantes et colorées des nuances les plus nouvelles, un sentimentalisme positif et subtil qui gonflait ses vers d'une substance réelle, consistante, tangible en un mot. Il y a bien un sens dans cet amour comme physique de la rature, un sens quasi philosophique, pour complètement dénué qu'il fut de mysticisme. Et c'est parfois comme une gageure. Écoutons-la qui détaille et précise :

*Dans le jardin sucré d'œillets et d'aromates,
Lorsque l'aube a mouillé le serpolet touffu
Et que les lourds frelons, suspendus aux tomates
Chancellent de rosée et de sève pourvus...*

ou :

*Mon cœur indifférent et doux, aura la pente
Du feuillage flexible et plat des haricots.*

et encore :

*Et ce sera très bon et très juste de croire
Que mes yeux ondoyants sont à ce lin pareils,
Et que mon cœur, ardent et lourd, est cette poire
Qui mûrit lentement au soleil.*

Comparaisons inattendues et tout de même significatives. Au fond, l'âme de la Comtesse de Noailles était animale et végétale. Elle écoutait :

*... Chanter dans son âme profonde
L'harmonieuse paix des germinations...*

Elle a apporté réellement une nouveauté. Elle a offert sa face ardente au vent qui passe et recueilli, pour en faire une gerbe magnifique, les voix exactement perçues de la nature.

Poète, elle l'était encore en prose, et ses romans furent comme des transpositions lyriques de son âme tumultueuse et charmante, comme l'expression enivrée d'un

sincère orgueil. *La Nouvelle Espérance* racontait un peu trop solennellement l'aventure d'un cœur inégal et inquiet. *Le Visage émerveillé* était le journal d'une petite religieuse très ignorante, à la fois mystique et sensuelle, dont un inconnu devient l'amant. Elle l'aime et elle aime son couvent, et ayant à choisir elle sacrifie, sans savoir pourquoi, l'amant au couvent. *La Domination* est un récit enflammé où elle essaie de fixer avec un lyrisme qu'elle n'avait pas encore égalé, la psychologie de la sensualité chez un intellectuel. Comme on le voit, ce sont là, sur des plans différents, trois romans curieux qui n'épousent pas de près la vie mais qui nous en donnent une traduction libre, celle d'un poète qui recrée à sa mesure le visage du monde.

Incontestablement, la Comtesse de Noailles fut sinon le premier, du moins un des premiers poètes de son temps. Elle exprima ses sensations avec une recherche aisée et une ingéniosité exquise, et l'on demeure émerveillé par la perfection et la saveur de son goût. Elle eut véritablement le génie de la sensation, et à force de sincérité et de violence, et parce qu'elle se plaçait vis-à-vis des choses dans un état d'abandon total, elle parvint à donner un visage à l'inexprimable. Elle eut un cœur adorable et des nerfs exténués. Son intelligence fut en fonction de sa sensibilité, et à cette sensibilité, l'une de celles qui sut le mieux se raconter, nous devons une œuvre puissante, malgré l'étroitesse de ses horizons, une œuvre commencée dans la joie, continuée dans l'enthousiasme et qui s'acheva dans la nostalgie des souvenirs, l'amertume des évocations et le regret éperdu de la beauté et de la jeunesse : ce double enchantement.

Ce qui aura manqué pour assurer la durée à une œuvre que nous aimons, mais dont il faut craindre que la postérité ne goûte pas la substance par trop charnelle, c'est l'inquiétude de l'âme, le tourment de l'esprit, bref une plus authentique spiritualité. Si aux heures où, sous une forme ou une autre, la matérialisme envahit tous les domaines, les poètes ne nourrissent pas leur lyre d'aspirations plus élevées, c'est une sorte de trahisons et leurs livres, tout en nous charmant, nous laissent singulièrement pauvres pour déchiffrer, avec notre cœur, l'énigme du monde.

GEORGES DUMANI.

« Hitler m'a dit »

HERMANN RAUSCHNING

Les Entretiens publiés sous le titre *Hitler m'a dit...* portent la marque de l'exactitude et de l'authenticité. Il y a non seulement accord entre eux et la littérature hitlérienne en général, mais le livre nous fixe également sur certains points essentiels et cela d'une manière absolument plausible.

S'agit-il d'une doctrine secrète ? C'est peut-être trop dire, alors même que l'auteur emploie ce terme dans sa préface. L'opposition qui existe par exemple entre les discours de Nuremberg et les grandes harangues destinées aux nations, entre la vraie pensée de Hitler et ses prudentes déclarations concernant le christianisme, montre déjà que le chef nazi a deux langages : celui du pur et brutal facisme et celui de la séduction par le mensonge.

Les pages sur la personnalité de Hitler envisagent son aspect physique et sa psychologie, la nature de son pouvoir et de sa dictature, enfin sa formation intellectuelle. C'est par des traits parfois saisissants que M. Rauschning fixe son modèle. L'auteur souligne également le contraste entre l'idéalisation que Hitler fait volontiers de son parti et la vraie figure de ce parti.

A lire ce livre, on sent que l'Allemagne est actuellement soumise par les Nazis au système le plus spécifiquement machiavélique que jamais peuple ait connu. On voit au grand jour les moyens spécieux dont la politique nazie se sert pour tromper et asservir les masses, en opposition avec l'esprit des lois, seule garantie de l'ordre social. On se demande avec anxiété comment les Allemands ont pu accepter de perdre les libertés les plus élé-

mentaires et de s'exposer constamment aux vexations les plus arbitraires ? Quand se réveilleront-ils, pour retrouver un régime de justice et d'équité, un retour à la vie normale, pour obtenir enfin des garanties pour leur existence individuelle et le respect de la personne humaine ?

On connaît donc l'extrême importance des Entretiens que M. Rauschning a notés avec tant d'exactitude. Ils nous révèlent, en effet, tout le machiavélisme hitlérien. M. Rauschning précise les idées économiques et sociales qui sont celles de Hitler, socialisme trompeur qui prétend aboutir à la domination totale d'un parti militarisé sur un peuple et, par ce peuple, sur l'Europe et le monde entier.

Hitler étale, dans ces Entretiens, un anomalisme à la fois barbare et conscient qui ne recule pas devant l'apologie de la cruauté conduite jusqu'à ses dernières conséquences. Ruptures violentes avec l'ordre établi et les grandes institutions internationales, transfert des populations, persécutions contre les Eglises, thème de l'extirpation totale du Christianisme, rien n'y manque.

Le Führer complète, au cours de ces Entretiens, sa conception et sa pratique de la propagande. Il établit une distinction très nette entre les moyens qu'on utilise pour dominer les masses et ceux par lesquels on triomphe de son adversaire en supprimant toute discussion et en imposant une volonté forte à une volonté plus faible qu'elle. On connaissait une autre distinction, entre une action loyale et une action révolutionnaire à l'étranger, cette dernière visant justement à désagréger et à bouleverser l'ordre établi dans un pays déterminé.

Les questions religieuses et doctrinales sont traitées avec soin. Le Führer vise à la suppression totale du christianisme sous ses deux formes confessionnelles. En outre, l'antisémitisme est pour lui le levier le plus puissant de la propagande à l'étranger, parce que le Juif symbolise, aux yeux de Hitler, ce qu'il faut détruire partout, à savoir l'humanisme international. Hitler paraît croire que l'Humanité est à un grand tournant de son histoire et que va naître, par les soins de l'Allemagne nazie, le surhomme biologique, le *Maître* qui commande à des esclaves, l'aristocrate nouveau modèle qui mène le troupeau.

Les vues de Hitler sur le monde actuel sont un peu

simplistes. Il exprime le plus profond mépris à l'égard de la France et de l'Angleterre pour l'idée nationale que ces Puissances représentent par rapport au racisme allemand. Il espère naïvement que la Révolution sociale mettra la France à la merci de l'Allemagne, alors que celle-ci sera à l'abri du même cataclysme.

Le chapitre sur la Russie est curieux : il montre que Hitler a effectivement résisté à la poussée qui, dès 1926, entraînait le parti nazi vers la Russie, Il n'aime pas la Russie, et son souci est que l'Allemagne ne soit pas absorbée par la Russie. Au contraire, il faut que le Bolchevisme devienne national-socialisme, le rêve suprême des Allemands étant que l'Allemagne gouverne l'espace russe, ce qui lui donnerait une sorte de maîtrise universelle. Mais Hitler admet comme possible l'alliance avec la Russie, le jour où il la jugera opportune.

Les pages sur la Baltique et le monde scandinave mettent en évidence les ambitions illimitées du pangermanisme et, par là même, les sacrifices qu'il a dû consentir aux Russes en retour de l'alliance, par un partage éventuel des influences.

Enfin, Hitler considère les deux parties du continent américain comme sa chose, comme le pays où les Allemands, grâce à leur propagande révolutionnaire, seront un jour les maîtres. Hitler estime que seuls les Germano-Américains libéreront les Etats-Unis du régime « corrompu ».

En résumé, ce volume, qui paraît à son heure, est à lire. Il est de nature à fournir aux esprits libres une image vraie de l'Hitlérisme, cette doctrine qui tend à détruire ce que nous considérons comme sacré : le droit et l'ordre social fondés sur le respect de l'individu.

« Confidences d'une fille de la nuit »

FRANÇOIS BONJEAN

En nous contant la vie de Malika, François Bonjean a fait le tableau complet des coutumes et des traditions marocaines. Sa connaissance de la psychologie de ce peuple communique à son livre un puissant intérêt ; le charme qui le baigne est subtil et pénétrant. L'atmosphère en est faite de jeunesse, d'amour et de délicat enthousiasme. L'héroïne, une petite Fassia de famille pauvre, appartenant toutefois à l'aristocratie religieuse est une créature passionnée mais rusée comme le « dib » et douée d'une ténacité quasi viriles.

C'est l'histoire d'un amour longtemps contrarié. Que d'obstacles entravèrent son épanouissement : la naissance des convenances, les préjugés, la faiblesse d'un père, la vengeance d'un époux brutal. Que de souffrances éprouva Malika ben Oriss ben Mohamed avant de s'unir à l'élu de son cœur, Sidi Abdallah, le jeune et beau âlim ! Elle n'était qu'une enfant lorsqu'elle le rencontra dans la maison de la maïika, seconde femme du père d'Abdallah. Une rose jetée et leur destin s'amorce. Regards et sourires furent la navette qui, entre eux, tissa la trame enchantée.

La mâallima, épouse d'un vieil homme, n'a pas d'enfant, Pour combler le vide ses jours, elle instruit les petites filles, leur apprenant à faire le pain, à coudre, à observer strictement la Loi et à souffrir ; pour combattre leur paresse, elle sévit parfois avec cruauté mais nul

ne songe à s'indigner. Tel est l'usage, consacré par le temps. Cependant, ses occupations ne peuvent remplir son existence. Rien ne saurait remplacer l'amour. Un seul amour est à la portée de ces femmes cloîtrées. Les Chérifat, descendantes de Lalla Fatima, paient leur noblesse d'une réclusion perpétuelle, mais toute la ville vient chez elles. Ne voyant jamais d'hommes, elles fixent les désirs de leur cœur vagabond sur l'une de leurs amies. Les amours de la mâallima sont le sujet central des cent premières pages. L'auteur ne pouvait passer sous silence ce qui tient une place si importante dans la vie des harems. Cette nouvelle Sapho a de la personnalité. De ses lèvres s'échappent des paroles de sagesse que Malika ramasse précieusement comme des perles. Elle s'en servira le jour de la lutte. En attendant, elle mène une existence semblable à celle des autres petites filles de Fez. Sa beauté attire les regards des hommes, surtout ceux, pleins de flammes, de son cousin Omar, le fermier de son père. Lorsqu'elle va au douar, elle est traitée comme une petite reine. Ce mariage plairait à Driss qui y voit des avantages matériels. Mais Malika est vouée à Abdallah. Son refus véhément exaspère son père, sa tante et, davantage, le soupirant. Cette frêle enfant va tenir en échec toutes les forces liguées contre elle y compris la plus redoutable : la tradition.

Sidi Abdallah fait sa demande, mal vue des Chorfas, mal reçue par Driss, Bon musulman et respectant la science, celui-ci n'en possède pas moins un amour-propre intransigeant. Une ouadïa libre fille du bled, irait-elle s'emprisonner pour la vie, même dans une demeure luxueuse ? Les amoureux se lamentent, mais Sidi Abdallah finit par se marier, le cœur toujours fidèle.

De son côté, Malika est en butte aux persécutions d'Omar et de la mère de celui-ci, qui, las d'attendre ont rejeté le masque de la douceur, de la gentillesse. Ils espèrent la faire céder par la violence, avec le consentement du père, furieux de son insoumission, de son entêtement, de son esprit d'indépendance. Mais Malika, que le mariage de celui qu'elle aime, déchire pourtant, persiste dans son refus. Un jour, sa mère vient la chercher, non pour la délivrer, mais pour lui apporter d'autres chaînes. Elle lui apprend qu'on l'a mariée.

La petite rebelle, qui est pieuse et invoque les saints

dans toutes les graves circonstances de sa vie, se tourne, folle de détresse vers le ciel :

« Je me levai, le visage dans mes mains, courus vers le marbout.

« O Sidi Allal ! implorai-je, que suis-je pour parler au bon Dieu ? Obtiens de lui, je t'en supplie, qu'il me fasse mourir à l'instant !

« J'attendis que Dieu m'exaucât. Hélas ! rien, rien... »

Chaoui, le mari de Malika est un être rude et fruste. Celle-ci ne s'attache pas à lui, mais elle s'amuse de la considération et des avantages dont jouit une femme mariée. L'image d'Abdallah a pâli dans son cœur, mais elle se ravive instantanément chaque fois qu'elle pénètre dans la maison des Chorfas. Le jeune homme en est absent ; il est allé en Tunisie enrichir sa science et peut-être apaiser sa douleur. Malika s'étonne et s'effraie naïvement de sa complexité, de ses contradictions, de la multiplicité des Malika qu'il y a en elle. Dans ses confidences à la sœur de son bien-aimé, Lalla Mina, elle met son âme à nu, avec une sincérité charmante.

Puisque Sidi Abdallah ne l'a point oubliée et que son amour à elle refléurait plus merveilleusement que jamais, il suffit qu'elle se rende libre pour qu'ils puissent s'unir, car une fille divorcée n'a plus besoin, pour se remarier, de la permission de son père.

Malika suit les conseils du jeune âlim qui est revenu. Elle se refuse, pour des motifs de piété, au devoir conjugal. Elle manœuvre habilement, pour amener Chaoui au divorce, C'est un duel pittoresque et tragi-comique, entre ce grossier lourdaud et la fine et rusée Malika. Le premier recourt aux talismans, aux maléfices pour la faire rentrer chez lui. Il complotte avec si Bachir, un policier sans scrupules. Toute la famille, toute la maison, tout le quartier bientôt, sont contre Malika. Son attitude scandalise. La tradition et les convenances exigent qu'elle pardonne à son mari repentant. Une fois terminée la procédure longue et embrouillée, assaisonnée de pots de vin, d'autres obstacles surgissent. Mais rien ne peut vaincre une obstination pareille à celle de Malika bent Driss ben Mohamed. L'amour tout puissant l'aide dans l'ombre. Et ses vœux sont enfin exaucés.

C'est un récit plein de charme, à la première personne, spontané, frais, parfumé de poésie. Tous les types d'hommes sont peints avec un agréable relief : l'homme du bled Omar, qui n'a jamais quitté la terre, à l'encontre de Driss qui n'est jamais devenu un véritable citadin ; Sidi Abdallah est la tradition éclairée par la science ; Chaoui est très fier d'être makhzen, mais à peine dégrossi et par ailleurs enfermé dans les préjugés de la servitude féminine,

Il y a moins de variété dans les types féminins. Lalla Mina, Zénab sont, comme leurs mères, respectueuses du passé, Malika est l'exception. Cet oiseau captif veut la liberté, mais seulement pour son cœur. Elle sera heureuse de s'emmurer dans la demeure des Chorfas auprès de son époux. « L'espace est dans le nom de celui qu'aime notre cœur ! Quand je dis Sidi Abdallah le ciel s'entrouvre ! »

Tous ces personnages emploient un langage fleuri et coloré, surtout lorsqu'ils parlent d'amour ; dans leur façon de s'exprimer se reflète la délicatesse d'une race pour laquelle la poésie est monnaie courante, elle est comme mêlée à leur sang, elle est la sève de leur âme.

La soumission à la volonté paternelle, étant, traditionnellement, la première qualité que doit posséder une jeune fille, la conduite de Malika surprend et indigné son entourage. Les jeunes ont plus d'audace et ne craignent point de faire valoir les droits de l'individu, de réclamer sa liberté morale.

La lutte de Malika pour son bonheur développe et affermit son caractère, fait d'elle une force devant laquelle tout le monde finit par s'incliner. Rien ne lui importe que le but sur lequel elle fixe ses regards. « On est solide quand on n'a peur de rien ; mais on l'est encore bien plus quand on ne désire rien ».

C'est l'amour qui met en elle cette volonté, ce feu, cette puissance, l'amour qui finit par triompher comme la jeunesse, la lumière, la vie. Mais, enfin heureuse. Malika n'a plus d'histoire. Elle n'a plus rien à dire, car « le plus digne d'être exprimé ne sera-t-il pas toujours l'inexprimable » ?

JOSEE SEKALY.

THE PHARAONIC MAIL LINE (S.A.E.)

SERVICE REGULIER BI-MENSUEL

ENTRE

ALEXANDRIE-MALTE-MARSEILLE

PAR LE S.S.

« MOHAMED ALI EL KEBIR »

ACCEPTANT PASSAGERS ET MARCHANDISES

**Autres Services Réguliers pour
CHYPRE -- SYRIE -- PALESTINE -- HEDJAZ -- SOUDAN**

*Pour tous détails concernant passages et frêt,
s'adresser aux bureaux de la Pharaonic Mail Line à :*

ALEXANDRIE : 2, Boulevard Zaghloul Tél. : 21423.
LE CAIRE : 61, Rue Ibrahim Pacha, Tél. : 46322.
SUEZ : Rue El Bosta El Khédivieh, Téléphone : 50.
PORT-SAID : The English Coalng Company Ltd. Tél. : 333.
ainsi qu'à tous les bureaux de THOS COOK & Son, AMERICAN
EXPRESS Co., Inc., et aux principales agences de voyages.

LE PRIX LITTERAIRE

DE

LA REVUE DU CAIRE

La section d'Egypte de l'Association Internationale des Ecrivains de langue française, a fondé un Prix Annuel dénommé « Prix de La Revue du Caire ».

Ce prix, de cinquante livres égyptiennes, sera décerné pour 1940 au meilleur manuscrit en prose (roman, contes, essais) ou volume paru en librairie entre le 1er Janvier 1939 et le 31 Décembre 1939.

Le Prix qui devait être décerné le 1er Mars 1940, le sera définitivement le 31 Mars 1940, le Jury n'ayant pas jusqu'à présent terminé la lecture des nombreux manuscrits.

Le Jury est ainsi formé :

Président : S.E. Wacyf Ghali Pacha. — Membres : Madame Marie Cavadia ; M. Georges Dumani Bey ; M. Marcel Fort ; M. Guichard ; M. Taha Hussein Bey ; Mme Nelly Vaucher-Zananiri ; M. Gaston Wiet ; M. Mohamed Zulficar Bey.

L'abonnement à « La Revue du Caire » est de cinquante piastres égyptiennes pour l'Egypte et de soixante piastres pour l'étranger.

On est prié de s'adresser à M. Gaston Wiet, secrétaire de la Section d'Egypte de l'Association Internationale des Ecrivains de Langue Française, pour tout ce qui concerne la rédaction (5, Rue Adel Abu Bakr — Zamalek — Le Caire), et à M. Georges Dumani bey, trésorier de l'Association, pour tout ce qui concerne l'administration (37, Rue Kasr el Nil — Le Caire).